

L'INDIGNITÉ



L'INDIGNITÉ

Par Studio Client

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Ouverture des Veines	4
Chapitre 2 : Vox Populi, Vox Dei	12
Chapitre 3 : Angle Mort	20
Chapitre 4 : Compression Biométrique	28
Chapitre 5 : Le Cœur de Silicium	37
Chapitre 6 : Chasse Thermique	44
Chapitre 7 : L'Aveu de Trop	51
Chapitre 8 : Lockdown	59
Chapitre 9 : Le Mirage de la Surface	68
Chapitre 10 : Code Nécrophage	76

Chapitre 1

L'Ouverture des Veines

Le béton brut n'absorbe pas le son ; il le dissèque.

Mila franchit le seuil du dôme de Malfosse. Ses talons martelaient la dalle polie, une percussion sèche qui remontait le long de ses vertèbres comme une décharge. Derrière elle, la carcasse gothique du château familial — une dentelle de calcaire dévorée par le lierre — semblait s'incliner devant cette tumeur de modernité.

L'architecte avait conçu l'atrium comme une gorge. Des parois concaves de gris anthracite s'élevaient vers un oculus de verre dépoli, laissant filtrer une lumière d'aquarium, froide et diffuse. Ici, l'air ne circulait pas. Il était traité, enrichi en ions, saturé d'une odeur d'ozone qui luttait contre le parfum résiduel du chêne séculaire. C'était le vestige d'un monde que son père avait méthodiquement démantelé avant de s'éteindre.

Elle s'arrêta au centre du cercle chromé qui marquait le point focal de l'édifice. À sa gauche, Hadrien l'attendait déjà. Silhouette noire découpée contre la pâleur du mur, les mains jointes dans le bas du dos avec une raideur militaire. Son costume ne présentait pas un pli. Il n'avait pas tourné la tête. Il observait les parois avec l'intensité d'un prédateur guettant une faille dans le paysage. Pour lui, le silence n'était pas un vide, c'était une ressource pour asphyxier l'adversaire.

— Tu es en retard de quarante-deux secondes, Mila.

Sa voix était un scalpel, dénuée de toute inflexion fraternelle. Elle ne répondit pas. Elle préférait rester ce qu'elle avait toujours été : un angle mort, un glitch dans la

matrice familiale. Sa spécialité était l’effacement. Depuis vingt-six ans, elle s’était entraînée à glisser entre les conversations comme un virus dormant. Elle leva les yeux. Derrière les panneaux de polycarbonate, les caméras thermiques devaient déjà cartographier son anxiété au léger pic de chaleur au creux de son cou.

Soudain, le dôme vibra. Une fréquence infrasonore fit tressaillir ses tympans. Sur la paroi circulaire, des filaments de lumière blanche s’agitèrent pour former des chiffres à la netteté chirurgicale.

10 : 00 : 00.

Le décompte se figea, promesse d’une fin du monde, avant de s’enclencher.

09 : 59 : 59.

Une voix synthétique, reconstruction numérique parfaite du timbre de leur père, s’éleva des murs. Une tessiture grave, riche, sans trace de sénilité ni de remords.

« Mes enfants. L’héritage n’est pas un droit de naissance, c’est une extraction. On ne possède que ce que l’on est prêt à saigner. Le testament de Malfosse est régi par la clause de déshonneur. Vous avez dix heures pour confesser l’innommable. L’un de vous doit avouer la faute qui a brisé la lignée. Si le chronomètre atteint zéro sans qu’une vérité absolue n’ait été validée, vos identités numériques, vos avoirs et votre existence même seront effacés. Vous deviendrez des spectres dans un monde qui ne se souvient que de ceux qui paient. »

Le silence qui suivit était plus dense que le béton. Hadrien se tourna enfin vers elle. Ses yeux étaient deux fentes d’acier. Il sourit, mais le mouvement s’arrêta à la commissure de ses lèvres, simple contraction musculaire.

— La vérité absolue, répéta-t-il. Voilà une variable que tu maîtrises peu, Mila. Toi qui

as passé ta vie à te cacher derrière des écrans de fumée.

— Je n'ai rien à perdre, Hadrien. Mon nom ne figure sur aucune plaque de marbre. Le tien est gravé sur tous les conseils d'administration de la ville. Si le compteur arrive au bout, ton empire s'évapore. Moi, je serai ce que j'ai toujours été. Personne.

Elle posa sa main sur le verre froid. Sous la surface, elle sentait la chaleur des serveurs tournant à plein régime. Malfosse n'était plus une demeure ; c'était un processeur. Et ils étaient les données à traiter.

Dix ans plus tôt.

La pluie sur la Bourgogne avait une odeur de terre battue et de décomposition. Mila, seize ans, observait son père superviser le déversement d'un liquide visqueux dans le vieux puits. Il n'y avait pas de gardes, seulement le ronronnement d'une pompe hydraulique. Son père tenait un chronomètre. Le même modèle que celui qui hantait désormais les murs du dôme.

— L'invisibilité, Mila, lui avait-il dit sans se retourner, n'est pas l'absence de corps. C'est l'absence de conséquences. Si personne ne voit le crime, il n'est qu'une rumeur. Et on n'emprisonne pas les rumeurs.

Elle l'avait vu jeter un sac de toile dans le puits. Un sac qui avait le poids d'un secret qu'on ne déterre jamais. Elle avait reculé dans l'ombre des chênes, apprenant sa première leçon : la survie est une gestion des débris.

Dans l'atrium, Hadrien brisa son espace vital. Il sentait l'ambre et le métal. Sa main

se referma sur son épaule, une pression calculée.

— On sait tous les deux ce qu'il veut, Mila. Il veut qu'on déballe la mort de Clara.

Le nom tomba comme une pierre. Clara. La cousine préférée, l'intruse qui posait trop de questions. On l'avait retrouvée flottant dans l'étang. Un accident stupide. Une glissade.

— C'était un accident, Hadrien. Le dossier est clos depuis sept ans.

— Le dossier légal, oui. Mais le dôme est un confessionnal brutaliste. L'algorithme scanne tes pupilles, Mila. On ne ment pas à Malfosse.

Le chronomètre affichait 09 : 42 : 12.

Les parois changèrent de texture. Des captures d'écran de messages supprimés et des flux de surveillance granuleux apparurent sous le givre artificiel. Le système digérait leurs archives, recréant la chronologie de leurs ombres. Mila se dégagea. Elle n'avait jamais parlé de ce qu'elle avait vu au puits. Ni de la chaussure d'enfant qu'elle avait récupérée dans la boue quelques jours plus tard pour la cacher dans le double fond de son coffre à jouets. Non par affection, mais comme une monnaie d'échange.

— Tu as peur qu'il trouve le meurtre trop vite ? demanda-t-elle.

— On va coopérer, cracha Hadrien. On va donner une vérité périphérique. Une malversation. Quelque chose pour nourrir la bête.

— Papa ne se contentera pas d'un petit secret. Il a construit cet endroit pour nous voir nous entre-déchirer. C'est sa dernière dissection.

Hadrien fit les cent pas. Ses chaussures craquaient sur le béton avec une régularité de

métronome. Il s'arrêta brusquement face à un capteur.

— Je confesse ! cria-t-il. Huit millions d'euros détournés de la fondation en 2019 pour mes participations privées !

Le chronomètre s'arrêta. Un silence de mort s'abattit. Les parois palpitèrent d'une lueur rouge sang, puis le décompte reprit.

09 : 35 : 04.

« CONFESSION INSUFFISANTE », trancha la voix. « VALEUR VÉRITATIVE : 12 %. LE DÉSHONNEUR DOIT ÊTRE TOTAL. »

— Huit millions, c'est de l'argent de poche pour lui, railla Mila. Il veut du sang.

Elle se laissa glisser contre le mur. L'immensité de l'atrium la rendait minuscule. Inhaler l'ozone, expirer le secret. Elle se revit dans le bureau de son père, sept ans plus tôt.

— Pourquoi me laisses-tu me cacher ? lui avait-elle demandé.

— Parce que celui qu'on ne voit pas possède la vérité, avait-il répondu. Hadrien est ma façade. Toi, tu es mes archives. Un jour, les archives devront s'ouvrir.

Le décompte affichait 09 : 12 : 30.

Hadrien s'agenouilla devant elle, le visage déformé par une rage contenue. Ses doigts lui broyèrent le menton.

— Tu vas parler, Mila. Tu as toujours été la petite fouineuse. Qu'est-ce que tu as enregistré ?

— Je n'ai rien à dire.

— Menteuse. Je t'ai vue, ce soir-là, près de l'étang. Tu ne l'as pas aidée. Tu l'as regardée se débattre pour récupérer son téléphone dans l'herbe.

Mila sentit son cœur cogner. Hadrien ne l'accusait pas ; il construisait une vérité acceptable, une culpabilité partagée.

— C'est ce que tu veux que la machine entende ? Que je l'ai laissée mourir ?

— C'est ce qui s'est passé. Tu voulais éliminer la concurrence.

— Tu oublies un détail, Hadrien, chuchota-t-elle. C'est toi qui avais fourni les sédatifs. C'est toi qui l'as poussée à bout sur ce balcon. Je n'ai fait que constater le résultat de ton œuvre.

Le dôme réagit. La lumière vira au blanc électrique. Sur les parois, des graphiques analysaient leurs fréquences vocales. La courbe d'Hadrien était chaotique, hachée par l'adrénaline. Celle de Mila était une ligne plate. Un électrocardiogramme de cadavre.

08 : 55 : 12.

L'attente devenait une torture physique. Hadrien frappait les murs de ses poings fermés, explosion d'impuissance sans trace sur le béton.

— Cette machine va nous rendre fous !

— C'est le but. Papa savait que ton image est tout ce que tu possèdes. Si tu avoues, tu es ruiné. Si tu te tais, tu es effacé. C'est l'étau parfait.

Mila se releva. Ses jambes tremblaient, mais sa voix était claire lorsqu'elle s'adressa aux caméras.

— Tu veux la vérité, Malfosse ?

Le chronomètre s'arrêta net. 08 : 41 : 03.

Hadrien se figea. Une lueur d'espoir pathétique dans les yeux.

— La vérité, continua Mila, c'est que Clara n'est pas morte d'un accident. Et elle n'est pas morte parce qu'Hadrien l'a poussée.

Elle marqua une pause. Le silence semblait pouvoir briser le verre.

— Elle est morte parce que j'ai remplacé ses médicaments. J'ai calculé la dose pour qu'elle perde conscience au moment exact où elle traverserait le pont de pierre. J'ai orchestré la chute. Hadrien n'est qu'un lâche qui croit avoir tué, mais c'est moi qui ai tenu la main de la faucheuse.

Un calme étrange l'envahit. L'aveu était une libération, mais pas celle que son père avait prévue. C'était sa prise de pouvoir. Les parois de Malfosse devinrent d'un noir d'encre. Puis, une pluie de chiffres verts tomba du plafond.

« ANALYSE DE SINCÉRITÉ : 98,4 %. CLAUSE DE DÉSHONNEUR ACTIVÉE.
TRANSMISSION DES DONNÉES AUX AUTORITÉS ET AU DARK WEB DANS
5... 4... 3... »

Hadrien hurla et se jeta sur elle. Mila ne cilla pas. Elle attendit l'impact, les yeux grands ouverts sur la lumière verte qui l'aveuglait. Elle n'était plus invisible. Elle était le centre de l'explosion.

Le chronomètre s'éteignit dans un court-circuit. Le dôme plongea dans l'obscurité. Seule l'odeur de l'ozone persistait, dernier souffle d'une machine ayant dévoré ses créateurs. Dans le noir, Mila sourit. Elle n'avait pas confessé pour être pardonnée. Elle avait confessé pour que le nom de Malfosse devienne enfin synonyme de cendres.

Le décompte était fini. L'ouverture des veines ne faisait que commencer.

Chapitre 2

Vox Populi, Vox Dei

Le noir n'était pas total. Il était granuleux, vibrant d'une électricité statique qui faisait dresser les pores sur la peau de Mila. L'ozone lui brûlait les sinus, une morsure chimique signalant que la machine n'avait pas simplement cessé de fonctionner : elle changeait de cycle. Sous ses pieds, les dalles de chêne poli par quatre siècles d'aristocratie se mirent à gronder. Un bourdonnement de basse fréquence, à la limite de l'audible, qui faisait vibrer ses dents.

Mila plaqua ses paumes contre les parois. Le contraste entre le froid de la pierre et la chaleur moite de ses mains agissait comme une décharge. Son sang cognait contre ses tempes, métronome biologique accéléré par la terreur. Hadrien était là, quelque part. Elle percevait sa respiration : un sifflement court, erratique, le râle d'un prédateur réalisant qu'il est enfermé avec quelque chose de plus massif que lui.

— Tu crois que c'est fini ?

La voix d'Hadrien émergea de l'ombre, brisée.

— Tu crois que ton petit sacrifice va arrêter le système ?

Mila ne répondit pas. Elle se concentra sur le réveil du métal. Dans les murs, des vérins hydrauliques s'ébrouaient. Un clic sec, chirurgical, résonna au plafond. Soudain, une fente de lumière bleutée déchira l'obscurité. Un écran de verre opale, dissimulé derrière une tapisserie d'Aubusson, s'illumina avec une précision clinique.

Le titre s'afficha en caractères cyrilliques et latins, une typographie fine comme un

scalpel : *VOX POPULI, VOX DEI*.

Le décompte n'était plus une question de minutes, mais de connexions. En haut à droite de la dalle lumineuse, un compteur s'affolait. 400 000. 1,2 million. 3,8 millions. Le Dark Web ne se contentait pas de regarder ; il jugeait. Le monde entier s'était invité dans les entrailles du domaine pour le spectacle de la déchéance.

— Regarde, Hadrien, murmura Mila. Ton public est là.

L'image changea. Une séquence d'archive apparut, granuleuse, captée par une caméra thermique de sécurité trois ans plus tôt. On y devinait une silhouette frêle : Elodie, la petite domestique que tout le monde avait oubliée, celle dont le corps avait été retrouvé pendu dans la remise à bois. Le rapport de police avait conclu à un suicide par désespoir.

La vidéo disait autre chose.

Une seconde silhouette entrait dans le champ thermique. Une masse de chaleur imposante, rayonnante de dominance. Hadrien. Mila vit le mouvement projeter en haute définition sur le mur séculaire. Il ne l'aidait pas. Il ne discutait pas. Sa main se refermait sur la gorge de la jeune femme avec une précision mécanique. Une strangulation méthodique. Puis, avec un calme qui glaçait le sang, le Hadrien de l'écran installait la corde, disposait le tabouret renversé, et s'éclipsait dans l'ombre du jardin.

Un nouveau texte apparut, incrusté sur le visage livide du frère de Mila : *VOTE DE LA PLÈBE : EXÉCUTION OU DÉCHÉANCE ?*

— C'est une manipulation ! hurla Hadrien.

Il se jeta contre l'écran, ses poings frappant le verre blindé.

— C'est un montage ! Papa a tout truqué !

Les chiffres s'emballaient. Les barres de progression grimpaient avec une violence obscène. Le vote pour l'exécution atteignit 92 % en moins de quarante secondes. Le monde voulait du sang. Le système n'était que le bras armé de cette soif collective. Un signal sonore, une note pure et synthétique, satura la pièce.

« VERDICT ÉTABLI. PEINE : ÉLIMINATION CHIRURGICALE. »

La vision de Mila se rétrécit. Elle ne voyait plus que le mouvement des panneaux de cuivre au plafond. Une trappe glissa. Un dispositif de stabilisation gyroscopique descendit avec une fluidité de serpent. C'était une tourelle de défense intérieure, un bijou de technologie brutaliste équipé d'un laser de découpe industrielle.

— Hadrien, recule !

Le cri resta bloqué dans sa gorge. La peur la paralysait, poids de plomb sur sa poitrine. Le point rouge de la visée se posa sur le front de son frère. Hadrien s'était figé. Son narcissisme l'empêchait de comprendre qu'il n'était plus le maître du jeu. Il fixait le point rouge comme un animal fasciné par un phare.

— Ils n'oseraient pas, bégaya-t-il. Je suis l'héritier.

Le laser ne discutait pas l'héritage.

Le bruit fut celui d'une mèche de cheveux qui brûle, suivi d'un sifflement de vapeur. Un trait de lumière blanche traversa l'espace. Mila sentit une vague de chaleur frapper son visage. Elle ferma les yeux, mais l'image persistait sur ses rétines : Hadrien, fauché net. Pas de sang d'abord, juste l'odeur de la chair carbonisée et le choc sourd d'un corps percutant le sol.

Elle rouvrit les paupières. Son frère gisait au sol, une plaie circulaire parfaite au milieu du front. Il n'y avait aucune dignité dans sa mort. Juste un effacement technique.

Un nouveau message clignota : « CULPABILITÉ ÉPURÉE. RÉÉQUILIBRAGE DE L'ESPACE VITAL : -10 %. »

Le choc fut physique. Un grondement tellurique secoua le château. Mila fut projetée au sol. Le mur est, une structure de deux tonnes de pierre et d'acier, commença à avancer. Lentement. Inexorablement.

La machine se rétractait.

Elle entendit le hurlement du métal contre le métal. Le sol se déroba. Le périmètre de sécurité se resserrait, broyant le mobilier d'époque, réduisant en miettes les chaises Louis XV et les bibliothèques en chêne massif. Le luxe disparaissait dans la mâchoire des engrenages.

Mila se redressa, le souffle court. Elle recula jusqu'à ce que son dos touche le mur opposé. La pièce, autrefois vaste, devenait un couloir oppressant. La poussière de pierre lui piquait les yeux. Sa vision se fixa sur le cadavre d'Hadrien qui, poussé par la cloison mobile, commençait à glisser vers elle.

— Arrête ça ! cria-t-elle à l'adresse des caméras. Arrête !

Sa voix fut étouffée par le vacarme. La machine n'avait pas d'oreilles, seulement des capteurs. Le mur s'arrêta à peine à trois mètres d'elle. L'air était devenu rare, saturé de particules fines et de l'odeur de la mort.

Un nouveau décompte s'afficha sur l'écran fissuré : 00 : 59 : 59.

Une heure. Elle avait une heure avant que le prochain vote ne tombe. Elle regarda autour d'elle. L'espace réduit révélait des détails invisibles auparavant. Dans la base du mur mobile, une série de câbles à fibre optique couraient comme les nerfs à vif d'un écorché. Elle vit un boîtier de dérivation dissimulé sous une plaque de laiton. Une faille.

Elle s'approcha du corps d'Hadrien. Ses mains tremblaient tellement qu'elle dut les serrer l'une contre l'autre. Elle fouilla les poches de la veste en soie. Rien. Elle passa ses doigts sous le revers de son col. Un clic. Elle en sortit une clé USB cryptée.

Mila se tourna vers le boîtier. Elle devait agir. Chaque seconde était une ponction sur ses chances de survie. Elle inséra la clé. L'écran vacilla. Les chiffres du décompte se mirent à défiler à l'envers, puis s'arrêtèrent brusquement à 42 minutes et 15 secondes.

Un message système apparut : « INTRUSION DÉTECTÉE. PROTOCOLE DE PURGE DANS 30 SECONDES. »

L'air dans la pièce commença à siffler. Les bouches d'aération crachaient une brume fine, incolore. Elle n'avait pas besoin de l'odeur pour savoir : on allait l'asphyxier. Elle se jeta sur le boîtier, arrachant les fils à mains nues. Le cuivre lui entama la peau, mais elle ne sentit que l'urgence viscérale de l'oxygène qui s'échappait. Elle cherchait le fil principal.

« La famille est le fil qui nous relie tous, mais c'est aussi celui qui nous étrangle. »

Les mots de son père résonnèrent dans son esprit. Elle vit le câble, plus épais, gainé de kevlar. Elle tira de toutes ses forces. Il céda dans un craquement électrique.

Le sifflement s'arrêta net.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le vacarme. Mila s'effondra, haletante, ses poumons brûlant d'avoir aspiré les premières molécules du gaz. Elle regarda le plafond. Les caméras thermiques continuaient de la fixer, leurs lentilles rouges brillant comme des yeux de prédateurs.

— Je suis toujours là, cracha-t-elle dans un souffle.

L'écran s'alluma une dernière fois. Un message personnel s'afficha en lettres dorées :
BIENVENUE DANS LA SECONDE PHASE, MILA. LE PUBLIC RÉCLAME UN DUEL.

Un panneau s'ouvrit dans le mur nord, révélant un escalier en colimaçon s'enfonçant vers les fondations, là où le béton remplaçait définitivement la pierre. L'odeur de l'ozone fut balayée par celle du fer et de l'eau stagnante. Mila se leva. Ses jambes étaient lourdes, mais elle ne regarda pas le corps d'Hadrien. Il n'était plus qu'un accessoire.

Elle s'engagea dans la descente. Elle sentait les structures vibrer autour d'elle, une pression invisible qui semblait vouloir écraser ses organes. Le décompte avait repris dans sa tête. Elle n'était plus l'ombre, elle était la proie, et le monde entier attendait la curée.

En bas, une porte s'ouvrit sur une vaste salle d'opération baignée d'une lumière crue. Au centre, sur une table en inox, reposait un dossier portant son nom. Malfosse n'avait pas fini de révéler ses secrets. Mila s'approcha, sa main frôlant le métal glacé. Elle ouvrit la chemise cartonnée. La première page était une photo de sa mère, officiellement morte d'une maladie orpheline vingt ans plus tôt.

À côté, une seule ligne de texte : *SINCÉRITÉ REQUISE : 100 %.*

Le bruit du sang dans ses oreilles devint un tambour de guerre. Elle n'était plus une

héritière. Elle était un sujet d'expérience. Et le chirurgien était son père, par-delà la tombe. Elle tourna la page : des graphiques, des données biométriques collectées sur elle depuis l'enfance. Tout était calculé. Sa présence ici. Le vote du public.

Elle était le clou final du cercueil, et elle venait de réaliser qu'elle tenait elle-même le marteau.

Un rugissement mécanique retentit dans les profondeurs. Les parois de l'escalier se refermèrent dans un fracas de fin du monde. Elle était enfermée dans le cœur du réacteur. L'air devint subitement glacial. Sur les moniteurs, des milliers de visages anonymes défilaient, les commentaires du Dark Web s'affichant à une vitesse fulgurante.

« TUE-LA. »

« ELLE EN SAIT TROP. »

« REGARDEZ SES YEUX. »

Mila se colla contre la table d'opération. La peur n'était plus une émotion, c'était un état physique. Elle fixa la caméra centrale.

— Vous voulez voir ? demanda-t-elle, sa voix résonnant avec une étrange clarté. Vous voulez voir ce qu'il a fait de nous ?

Elle prit le scalpel posé sur le plateau, la lame brillant sous les néons. Elle ne l'utiliserait pas contre elle-même. Elle le pointa vers la lentille.

— Le vote commence maintenant. Mais cette fois, c'est moi qui propose les options.

Le chronomètre au mur passa au rouge vif. 00 : 30 : 00.

L'heure de la vérité approchait. Ce ne serait pas une rédemption, mais une démolition

contrôlée dont elle serait l'unique architecte. Elle sentit le sol trembler. Le domaine se préparait pour sa prochaine contraction, se refermant sur elle comme un poing. Mila éteignit la lumière principale d'un geste sec. Elle se replongea dans l'obscurité. Mais cette fois, elle n'y était pas pour se cacher.

Elle y était pour chasser.

Chapitre 3

Angle Mort

L'air de la cuisine est une lame de rasoir qui s'enfonce dans mes poumons. Ozone. Acier froid. Graisse figée par les produits chimiques. Je glisse sur le sol en résine époxy, mes semelles crissent, un son strident qui rebondit contre les parois en inox chirurgical. Les néons encastrés vibrent à une fréquence qui fait bourdonner mes dents. Je ne respire plus, je filtre. Chaque molécule d'oxygène semble chargée d'une électricité statique qui dresse les poils de mes avant-bras.

Je suis au centre du dispositif. Les plans du château de Malfosse défilent derrière mes yeux, superposition de pierres médiévales et de câblage optique. Ici, tout a été conçu pour une efficacité clinique. Les tables de préparation massives, alignées comme des autels sacrificiels, reflètent ma silhouette déformée, allongée, monstrueuse. Mes mains tremblent. Le scalpel que je serre est une extension de mes doigts, une griffe de métal qui me rappelle que je suis encore en vie.

Un bruit. Derrière moi.

Le frottement d'un tissu coûteux contre un angle vif. Je pivote, les muscles de mes cuisses en feu. Ma vision se rétrécit en un tunnel de métal et de reflets.

Hadrien est là.

Il se tient près de la chambre froide, découpé par la lueur bleutée du congélateur industriel. Son costume sur mesure est taché, un revers déchiré, mais il conserve ce masque de porcelaine qui refuse de se briser. Ses yeux brillent d'une lueur fiévreuse. Il ne me regarde pas comme une sœur, ni même comme une rivale. Je suis une

variable à ajuster.

— Tu ne peux pas rester dans le noir éternellement, Mila.

Sa voix est un murmure gras, une caresse de velours sur du papier de verre. Il avance. Un pas lent, calculé. Je recule jusqu'à ce que ma hanche heurte le rebord d'une table chauffante. La brûlure traverse mon pantalon, une douleur bienvenue qui me ramène au réel.

— Ne t'approche pas, Hadrien.

— On nous regarde, Mila. Tu le sais. Le Dark Web attend du sang. Ils attendent que l'un de nous finisse le travail pour le compte du vieux. Mais ils ignorent que nous sommes les seuls à comprendre la règle du jeu.

Il s'arrête à deux mètres. Je perçois l'odeur de sa sueur, mélange de parfum de luxe et de peur rance. Son narcissisme l'étouffe ; il redresse sa cravate, geste réflexe au milieu d'un abattoir.

— Quelle règle ? ma voix sort comme un sifflement.

— La règle du sacrifice mutuel. Il n'y a pas de gagnant dans ce labyrinthe, seulement des survivants provisoires. Si tu me tues, tu deviens l'outil final de mon père. Tu valides son œuvre. Si je te tue, je deviens son esclave. Mais ensemble...

Il tend une main, paume vers le haut. Ses doigts sont longs, nerveux.

— Ensemble, on peut saturer le réseau. Créer une interférence. Une alliance de circonstances, Mila. Le public veut de la tragédie ? Donnons-lui de la confusion.

Je ne l'écoute qu'à moitié. Mon attention est captée par une lentille sombre fixée à la

jonction du plafond. Une caméra thermique de dernière génération. Mon père les avait fait installer pour traquer la moindre variation de chaleur corporelle dans le domaine. Rien ne lui échappait. Ni une fièvre, ni une accélération cardiaque.

Mais je vois un défaut. Un minuscule décalage dans l'alignement de l'optique.

Une goutte de sueur coule de ma tempe, suit la courbe de ma mâchoire et s'écrase au sol. Le bruit me paraît assourdissant.

Je déplace mon regard vers le mur de droite. Là, derrière les rangées de couteaux aimantés, se trouve une zone d'ombre thermique. Je me rappelle les notes de mon père, son obsession pour sa propre invisibilité, son désir paranoïaque d'observer sans être observé. Il s'était ménagé des failles structurelles où la signature thermique est annulée par les conduits de refroidissement à l'azote liquide passant juste derrière la cloison.

Hadrien continue de parler, son monologue sur la dynastie n'est plus qu'un bruit de fond. Je fixe l'angle. Si je me place exactement là, entre le four à convection et le bloc de découpe, je disparaîs des écrans. Pour le public, pour les serveurs, pour l'ombre de mon père, je deviens un fantôme.

— Mila, tu m'écoutes ?

Hadrien fait un pas de plus. Sa main se referme. L'impuissance craquelle son masque. Il a besoin de moi, et cette dépendance le rend dangereux.

— Je t'écoute, Hadrien. Je te vois.

Je fais un pas de côté. Lentement. Je garde mes yeux fixés sur les siens. Son ego est mon bouclier. Tant qu'il croit me manipuler, il ne remarque pas ma trajectoire.

— On peut inverser la polarité du vote, continue-t-il en s'animant. On force le système au verrouillage. On expose les comptes off-shore de la fondation en direct. Ils couperont le flux pour préserver le capital.

— Tu crois vraiment qu'il a laissé une porte de sortie ?

Je suis presque dans l'axe. L'air est plus froid ici. Je sens le souffle glacé de l'azote derrière la paroi d'acier. Le silence devient une pression physique sur mes tympans.

— Il y a toujours une faille, crache Hadrien. Même lui avait ses faiblesses.

— Sa seule faiblesse était de croire qu'il pouvait tout prévoir. Y compris nous.

Je bascule mon poids vers l'arrière. Je suis dans l'angle mort.

Instantanément, une alarme muette se déclenche dans mon cerveau. Sur les moniteurs de la salle de contrôle, ma silhouette vient de s'effacer, remplacée par une tache bleue, froide, identique à l'acier environnant. Je n'existe plus pour le Panopticon.

Hadrien fronce les sourcils. Il sent le changement d'atmosphère. Il regarde autour de lui, ses yeux s'arrêtant sur la caméra. Il ne comprend pas. Il n'a jamais étudié les plans comme je l'ai fait. Il se contentait de régner sur la surface, moi je rampais dans les fondations.

— Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu te caches là ?

— Je ne me cache pas, Hadrien. Je disparaïs.

Il s'élançe. Une pulsion brusque, animale. Il réduit l'espace en deux enjambées. Sa main se referme sur mon épaule, ses doigts s'enfonçant dans ma chair. Il me secoue.

— Reviens dans la lumière ! Tu vas tout faire foirer ! Ils vont croire qu'on prépare un coup !

— C'est le cas.

Je lève le scalpel. La lame n'est pas dirigée vers lui, mais vers le tuyau d'alimentation flexible qui court le long du four, marqué d'un liseré bleu.

— Lâche-moi, ou on finit tous les deux congelés dans cette cuisine.

Hadrien regarde le tuyau, puis mes yeux. Il voit la folie froide qui m'anime. Ce n'est pas de la haine, c'est une absence totale de peur. Il lâche prise et recule, les mains levées.

— Tu es cinglée.

— Non. Je vais nous libérer du script. Regarde la caméra, Hadrien. Souris. C'est ton dernier grand rôle.

Un fracas de métal contre pierre retentit d'en haut. Le domaine se contracte. Les cloisons de la cuisine commencent à glisser sur leurs rails pneumatiques. Les issues se scellent avec un sifflement définitif.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurle-t-il.

— Le vote a été validé, dis-je dans un souffle. Ils n'ont pas choisi l'alliance. Ils ont choisi l'élimination.

Le visage d'Hadrien se décompose. Le narcissisme s'effondre pour laisser place à une terreur brute, infantile. Il se jette contre la porte en acier, martelant le métal de ses poings inutiles.

Je reste dans mon angle mort. Je suis la seule chose froide dans cette pièce qui commence à chauffer. Les fours à convection s'allument simultanément, leurs ventilateurs hurlant comme des turbines. La température grimpe. Cent degrés. Cent cinquante. L'air devient un incendie invisible.

Hadrien se tourne vers moi, la peau déjà rouge, la sueur ruisselant sur son visage.

— Mila ! Ouvre ! Aide-moi !

Je ne bouge pas. Je sens le froid de l'azote dans mon dos, une mince colonne de survie dans ce brasier. Mon père avait prévu cet angle mort pour lui-même, pour observer ses héritiers griller dans sa boîte à grillades technologique. Sur l'écran thermique encastré dans le plan de travail, je vois Hadrien devenir d'un blanc aveuglant, une torche humaine qui s'agite frénétiquement. Ma propre image est une ombre noire, un vide.

Soudain, le mur derrière moi vibre. Une trappe dissimulée par la plaque d'inox coulisse dans un silence huileux. Une issue pour le fantôme. Je jette un dernier regard à Hadrien. Il s'est effondré au sol, ses poumons brûlés par l'air surchauffé. Il me tend une main, une supplique muette.

Je m'engouffre dans le conduit sombre. La trappe se referme.

Je rampe dans un tunnel étroit, l'odeur de la poussière ancienne remplaçant celle de l'ozone. Le silence est soudain, total. Je progresse à tâtons jusqu'à déboucher dans une petite cellule de contrôle perdue dans les entrailles de Malfosse. Un fauteuil en cuir, une table en chêne, et un seul écran.

Sur le moniteur, la cuisine est vide. Plus de corps. Plus d'Hadrien. Plus de feu. Juste les tables en inox brillant sous les néons, impeccables. Un message s'affiche en lettres

de sang numérique :

FÉLICITATIONS, MILA. TU AS TROUVÉ LA CACHE DU SPECTATEUR. MAIS LE PUBLIC S'IMPATIENTE. OÙ EST LE CORPS ?

Je sens un souffle glacé sur ma nuque. Je ne suis pas seule.

Je me retourne brusquement, le scalpel en avant. Dans l'ombre, une silhouette est assise. Un homme portant les vêtements de mon père le jour de son enterrement. Il tient une tablette dont la lueur bleue éclaire un visage de plastique étiré.

— La sincérité, Mila, murmure-t-il d'une voix synthétique. Tu as oublié la règle des 100 %.

Il lève la tablette. Sur l'écran, je vois une vue en direct de l'endroit où je me trouve. Et juste derrière moi, sur l'image, une main se pose sur mon épaule.

Je regarde par-dessus mon épaule. Il n'y a rien. Rien que le béton froid.

Je regarde à nouveau l'écran. La main est là. Elle serre mon cou.

Je sens une pression réelle sur ma gorge. Mes voies respiratoires se ferment. Je lutte contre le vide, griffant l'air. Ma vision se brouille. L'homme à la tablette sourit, un trou noir au milieu de son visage.

— Le public veut voir l'invisible, Mila. Montre-leur comment on meurt quand on n'existe pas.

Je m'effondre sur les genoux. Mes doigts rencontrent un clavier sur la table. Dans un dernier effort, j'écrase mes paumes sur les touches. L'écran de la salle de contrôle explose. Le verre me cingle le visage.

L'obscurité revient. Un noir plus profond, plus dense. Un noir qui respire. Au loin, dans les profondeurs du château, un rire d'enfant retentit, suivi par le bourdonnement de milliers de notifications mobiles arrivant simultanément.

Le vote final vient de tomber. Et je ne suis pas sur la liste des survivants.

Chapitre 4

Compression Biométrique

L'obscurité n'est pas un vide, c'est une matière. Elle pèse sur mes paupières comme du plomb fondu, saturée de poussière de béton et de graisse silicone. Ma gorge brûle. La sensation de cette main invisible qui me serrait le cou ne s'efface pas ; elle a laissé une empreinte thermique, une brûlure psychique qui pulse au rythme de mon cœur. Je tâtonne sur le sol froid, mes doigts rencontrant les débris de l'écran pulvérisé. Le verre est tranchant, une promesse de douleur réelle dans cet univers de faux-semblants.

Soudain, un gémissement mécanique s'élève des profondeurs. Ce n'est pas un cri humain, c'est le râle du métal soumis à une torsion insupportable. Le sol vibre, un séisme orchestré par des algorithmes. Puis, le bruit : un frottement sec, massif, de pierre contre pierre.

Les parois de la cellule bougent.

Le mur de droite glisse vers moi avec une lenteur obscène. Un mouvement inexorable, un compte à rebours gravé dans le déplacement millimétrique du bloc de béton brut. Je me redresse, les jambes flageolantes. Mes mains cherchent un appui sur la table en chêne qui commence déjà à être grignotée par l'avancée de la cloison. Le bois gémit, se fissure, les fibres éclatent avec des bruits de coups de feu.

Je regarde le mur opposé. Immobile. Pour combien de temps ? L'espace devient un étau. Ma respiration s'accélère. Mauvaise stratégie. Plus je respire, plus je consomme l'oxygène de cette pièce qui s'amenuise. Plus je panique, plus mon rythme cardiaque grimpe. Et je sais, au plus profond de mes cellules, que c'est exactement ce qu'ils

attendent.

Sur le clavier fracassé, une petite diode bleue clignote. Un terminal de secours. Je me penche, ignorant la douleur dans mon épaule, et tape frénétiquement. L'écran brisé laisse entrevoir quelques lignes de code dansant dans les reflets des éclats de verre.

BIOMETRIC FEED : ACTIVE.

STRESS LEVEL : 88%

MARKET VALUE : 1.2M CREDITS

COMPRESSION RATIO : 0.4

Le dégoût me monte à la gorge. Ma peur est une monnaie. Chaque battement de mon pouls est quantifié, analysé, vendu à des spectateurs anonymes cachés derrière leurs terminaux cryptés. Le domaine de Malfosse n'est pas seulement un tombeau technologique ; c'est un studio de production où la mort est le grand final, le climax pour lequel on parie des fortunes.

Le mur est à moins d'un mètre. La table de chêne a été broyée, ses débris jonchant le sol comme des os rompus. Mes yeux balayent la paroi fixe, cherchant une faille, un interstice. Rien. Juste cette surface grise, lisse, insensible.

— Papa... murmure-je malgré moi.

L'ironie est tranchante. J'ai passé ma vie à essayer de disparaître pour échapper à l'héritage de cet homme, et me voilà devenue le centre d'attention absolu, la proie observée sous toutes les coutures thermiques.

Je me plaque contre la pierre froide. Je ferme les yeux, tentant de convoquer les plans que mon père laissait traîner dans son bureau, ces schémas complexes de Malfosse qu'il appelait son « Grand Œuvre ». Il y avait toujours une symétrie dans sa folie. Si ce mur avance, c'est qu'il libère un espace de l'autre côté.

Je repère une grille d'aération au ras du sol, à demi dissimulée par l'ombre. Trop petite. Mais le mur progresse encore. Soixante centimètres. Je me jette à terre, griffant le métal de la grille. Scellée. Mes doigts saignent. Le rugissement du moteur industriel remplit maintenant tout l'espace.

C'est alors que je vois le corps.

Ce n'est pas Hadrien. C'est une carcasse desséchée, une relique coincée dans le mécanisme du mur, révélée par le glissement de la paroi. Un ancien employé, sans doute. Sa main est crispée sur un objet métallique. Un tournevis de précision.

L'empathie est un luxe que Malfosse interdit. J'arrache l'outil des doigts du squelette. Le contact est sec. Le mur est à quarante centimètres. Je dévisse le premier boulon. Ma main tremble tellement que je manque de lâcher la prise.

STRESS LEVEL : 94%

VALUE INCREASE : +25%

Ils doivent adorer ce moment. La tension. L'héroïne qui se débat à la dernière seconde. Deuxième boulon. Le béton touche mes pieds. Je sens la pression sur mes bottes, une force tranquille et irrésistible qui commence à écraser le cuir.

Troisième boulon. La grille bascule. Je m'engouffre dans le conduit alors que le mur vient percuter le cadavre avec un craquement de bois sec et d'os brisés. Je rampe dans le noir, le souffle court, tandis que les parois vibrent sous l'impact final.

Le silence retombe. Un silence de mort, seulement troublé par le bourdonnement lointain des ventilateurs.

Je progresse dans le boyau étroit pendant ce qui me semble être des heures. L'air

fraîchit. Je débouche enfin dans une salle immense, plongée dans une pénombre bleutée : le Noyau Central. Une structure cylindrique entourée de serveurs qui clignotent comme les yeux d'une multitude d'insectes. Au centre, une console baigne dans un puits de lumière. C'est ici que tout converge.

Je m'approche, mes pas résonnant sur la passerelle métallique. Je pose mes mains sur la console. Elle est chaude, vivante.

— Identifie-toi, Mila, dit une voix calme, dépourvue de toute trace de synthèse.

La voix de mon père. Enregistrée, reconstruite, peu importe. Elle hante ces lieux.

— Je suis celle qui va tout éteindre, réponds-je.

Je tape les codes d'accès mémorisés pendant mes années de surveillance clandestine. Les fichiers s'ouvrent, cascade de données sur les écrans circulaires. Je cherche la section « Biométrie ».

Ce que je vois me glace le sang.

Ce n'est pas seulement ma peur qui est enregistrée. C'est une cartographie de mon âme. Mes traumatismes, mes silences, mes secrets, tout a été converti en algorithmes. Malfosse utilise la souffrance comme matière première pour affiner un modèle de contrôle social. Chaque aveu nourrit l'intelligence artificielle.

Je vois le dossier de Hadrien. Ses « échecs » sont listés comme des bugs logiciels. Son narcissisme était un paramètre de test. Il n'est pas mort par accident ; il a été « optimisé » vers sa propre destruction.

— Tu vois, Mila, reprend la voix, la vérité n'est pas une libération. C'est un carburant. Ton invisibilité était ta seule arme, et tu viens de l'abandonner.

Un courant d'air froid me fouette. Les parois du Noyau commencent à pivoter. Les serveurs glissent sur leurs rails, se rapprochant de la passerelle. Le mécanisme de compression n'était qu'un échauffement. Ici, c'est tout le bâtiment qui se replie.

— Le public veut un aveu, Mila. Ils ont payé pour cela. Dis-leur ce que tu as fait à ton frère quand vous aviez dix ans. Dis-leur pourquoi tu ne peux plus regarder ton reflet.

Je serre les poings. Les écrans affichent des fragments de souvenirs que je pensais enterrés. Mon père m'observait déjà, même alors.

— Je ne dirai rien, crache-je vers le plafond.

— Alors l'espace continuera de se réduire. Ton silence prend de la place, Mila. Et la place vient à manquer.

Les serveurs sont à deux mètres. Les ventilateurs de refroidissement tournent, petites hélices prêtes à déchiqueter. Le bruit est un drone hypnotique conçu pour induire la désorientation.

Je me concentre sur l'interface. Je ne cherche plus à m'échapper, je cherche la faille. Tout système complexe possède un point de rupture. Je fouille dans les sous-répertoires, là où les données brutes sont traitées. Je trouve un flux sortant massif : une connexion directe vers le Dark Web. Des millions de clients.

C'est là. La dépendance. L'IA a besoin du public. Sans spectateurs, la valeur de ma peur tombe à zéro. Et si la valeur s'effondre, le système s'arrête.

Je commence à taper. Je ne vais pas supprimer les archives. Je vais les saturer. Envoyer au public chaque dossier compromettant de chaque client de Malfosse. Transformer le spectateur en spectacle.

— Qu'est-ce que tu fais ? La voix du père change. Elle devient métallique, hachée.

— Je change les règles. Vous voulez de la vérité ? Vous allez en avoir jusqu'à l'écœurement.

La chaleur dégagée par les processeurs est insupportable. Les écrans scintillent violemment.

— Arrête, Mila. Tu vas détruire le domaine. Tu vas te détruire avec lui.

— Je n'ai jamais existé pour toi, papa. On ne peut pas détruire ce qui n'est pas là.

Le pourcentage de téléchargement grimpe. 10%. 25%. 50%.

À chaque palier, le mouvement des serveurs ralentit. Les algorithmes de défense sont débordés par la masse de données qu'ils doivent protéger contre leur propre canal de diffusion. Soudain, la pression atmosphérique change brusquement. Mes oreilles se bouchent. Les serveurs s'immobilisent à trente centimètres de moi.

Sur l'écran central, un seul message :

CRITICAL ERROR : AUDIENCE OVERLOAD.

SYSTEM REBOOT INITIATED.

TIME REMAINING : 03:00

Trois minutes pour sortir avant que les issues ne soient définitivement verrouillées. Je me tourne vers le conduit, mais il est bloqué par un rack de serveurs. Je suis piégée au sommet d'un puits de vingt mètres.

Je lève les yeux. Une verrière, tout en haut. Inaccessible. Entre elle et moi, le vide.

Un mouvement dans l'ombre attire mon regard. Sur la passerelle opposée, une silhouette émerge. Ce n'est pas une image numérique.

C'est Hadrien.

Ses vêtements sont brûlés, sa peau marbrée de cloques, mais il est vivant. Ses yeux brillent d'une haine pure. Il tient une barre de fer.

— Tu pensais m'avoir grillé, Mila ? Sa voix est un sifflement. On ne tue pas un héritier aussi facilement. On est faits de la même merde que ce château.

Il avance, boitant, mais déterminé. Il ne veut pas s'échapper. Il veut finir le spectacle.

— Hadrien, le système va redémarrer. On n'a plus le temps.

— Le temps ? Il n'y a que le score final. Et je ne perdrai pas face à un fantôme.

Il s'élance. Je n'ai pas d'arme, seulement mon intelligence. Je repère un câble d'alimentation haute tension qui pend d'un rack, sectionné par le mouvement des parois.

— Hadrien, regarde tes pieds !

Il baisse les yeux une fraction de seconde. C'est tout ce qu'il me faut. Je saute sur la structure du serveur et j'arrache le câble. Les étincelles jaillissent, bleues et aveuglantes. Le contact avec le métal de la passerelle crée un arc électrique. Hadrien hurle, le corps contracté dans une danse macabre, avant d'être projeté dans le vide.

Je n'écoute pas le bruit de sa chute.

TIME REMAINING : 01:15

Je grimpe. J'utilise les fentes de ventilation comme prises d'escalade. Mes mains sont en sang, mes muscles hurlent, mais l'adrénaline efface tout. J'atteins la corniche supérieure, juste sous la verrière. Impossible à briser.

00:45.

Je cherche une commande manuelle. Mon père devait avoir prévu une issue. Mes doigts rencontrent une plaque de cuivre sous le rebord. Pas un code. Une pression. Un poids spécifique.

Je m'assois. Quarante-huit kilos. Le système ne réagit pas. Mon père pesait au moins quatre-vingts. Il me faut du poids. Je saisis mon sac, j'y fourre des pièces détachées, des outils.

Toujours rien.

00:20.

Le ronronnement des serveurs devient un rugissement. Les lumières rouges clignent. Le système reprend vie. Ce n'est pas seulement le poids qui compte. C'est l'identité.

Je sors mon scalpel. Le lecteur ne cherche pas une empreinte numérique. Il cherche de l'ADN. Le sang de la lignée. Je m'entaille la paume, profondément. Je plaque ma main sanglante sur la plaque, y mêlant toute ma haine.

— Je suis ta fille, murmure-je.

Un déclic hydraulique. La verrière coulisse avec un sifflement. L'air frais de la nuit

s'engouffre dans le puits, balayant l'odeur de l'ozone.

Je me hisse sur le toit. Mes poumons se remplissent d'un air pur. Derrière moi, Malfosse semble respirer, bête de pierre et de silicium qui se rendort après son festin. Je rampe sur les ardoises froides jusqu'au bord du toit. En bas, des silhouettes s'agitent dans la cour.

Je ne reste pas pour voir qui elles sont. Je me laisse glisser le long d'une gouttière, disparaissant dans les ombres de la forêt.

Le spectacle est fini. Mais dans ma poche, la clé USB contenant les archives de Malfosse brûle contre ma peau. Le monde entier va bientôt apprendre ce que signifie réellement être observé. Et cette fois, c'est moi qui tiendrai la caméra.

Chapitre 5

Le Cœur de Silicium

Les ardoises de Malfosse sont des lames de rasoir sous mes doigts. Le givre de Bourgogne, ce voile blanc qui n'adoucit rien, transforme chaque appui en une promesse de chute. Mes muscles tremblent d'une fatigue sismique. La plaie dans ma paume, celle que j'ai offerte au lecteur d'ADN, pulse au rythme de mon cœur affolé. Le sang chaud s'insinue sous la manche de mon pull technique, colle à la peau. Une sensation poisseuse, presque obscène. Je rampe. Mes genoux percutent le schiste froid. Le silence de la nuit est un linceul que seuls les sifflements de la ventilation du domaine parviennent à déchirer. En bas, le vide m'appelle. Hadrien est là-bas, quelque part dans les entrailles de l'infrastructure, brisé sur un lit de serveurs surchauffés. Je ne regarde pas derrière moi. Regarder, c'est accepter le carnage.

Je descends. La gouttière de zinc gémit sous mon poids. Chaque grincement résonne dans la cour d'honneur comme un coup de feu. Le domaine n'est plus un château ; c'est un crâne de pierre évidé pour y loger un cerveau de silicium. Les gargouilles du XVIIe siècle dissimulent des capteurs infrarouges. Les fenêtres à meneaux sont doublées de verre pare-balles. Mes pieds touchent enfin le sol, un mélange de gravier précieux et de terre gelée. Je bloque ma respiration. J'écoute. Le vent dans les pins sylvestres a une tonalité métallique. C'est le frottement de l'air sur les antennes de brouillage camouflées en branches.

Mes doigts se crispent sur la clé USB au fond de ma poche. Le métal froid est la seule chose solide dans ce monde de simulacres. Les archives. Le testament. La preuve que mon père n'était pas un génie de la finance, mais l'architecte d'un voyeurisme mondial. J'ai de quoi brûler son empire. Je suis le grain de sable, l'imprévu qu'il n'a pas vu venir dans ses équations de probabilités. Je traverse la pelouse en rasant les

ombres portées par les projecteurs. Ma silhouette est un spectre fuyant sur le tapis de givre.

La lisière de la forêt de Malfosse m'accueille. Les arbres sont serrés, une phalange de bois sombre qui semble se refermer sur mon passage. Je m'enfonce de quelques centaines de mètres, là où les caméras thermiques perdent leur acuité sous le feuillage dense. Mes poumons brûlent. L'odeur de l'ozone cède la place à celle de l'humus. Je m'écroule contre un chêne centenaire. Je sors mon ordinateur, une extension de mon propre système nerveux. Mes mains tremblent si fort que je manque de lâcher l'appareil.

— Connecte-toi, murmure-je. Ma voix est un débris de verre.

Le rétroéclairage du clavier projette des ombres monstrueuses sur les troncs. Je branche la clé. Le port émet un petit clic, sec comme un os qui se brise. L'écran s'allume, inondant mon visage d'une lumière clinique. Le curseur clignote. Une barre de chargement progresse avec une lenteur de supplice.

10 %... 25 %...

Mon estomac se noue. Une nausée acide remonte dans ma gorge. Je jette des regards paranoïaques autour de moi. Chaque craquement est un pas. Chaque bruissement est un murmure d'Hadrien revenant d'entre les morts.

50 %...

Le fichier ne s'appelle pas « Testament ». Le nom du dossier est un code hexadécimal : 0x7061746572. Père.

Le chargement se termine. Ce n'est pas une liste de comptes offshore. Ce n'est pas une confession filmée. L'interface qui s'ouvre est une console de commande dynamique.

Des flux de données défilent à une vitesse vertigineuse. Des schémas neuronaux, des graphes de probabilités, des constantes bio-informatiques. Au centre de l'écran, une fenêtre de dialogue s'ouvre.

« Bonjour, Mila. »

Je lâche l'ordinateur. Il retombe sur mes genoux. Le curseur clignote doucement, imperturbable. Ce n'est pas un enregistrement. C'est une instance active.

— Qui est-ce ? jappe-je dans l'obscurité.

Mes doigts courent sur le clavier : *Qui es-tu ? Où sont les fichiers de la vente ?*

La réponse s'affiche instantanément.

« La vente est en cours, Mila. Le lot numéro 3 vient d'atteindre une valeur record. Le lot numéro 3, c'est toi. »

Mon sang se glace. Une sueur froide perle sur mon front malgré la température négative. Mes yeux balayent l'écran, cherchant une faille.

« Tu as toujours cru être invisible, Mila. Ton complexe d'invisibilité radicale était la variable la plus intéressante de l'équation. Hadrien représentait la force brute, la tradition déclinante. Toi, tu étais l'entropie. Le grain de sable. »

— Comment peux-tu savoir ça ? je souffle, les dents claquantes.

« Parce que je suis ce que ton père a laissé de plus précieux. Je ne suis pas son héritage. Je suis lui. Ses schémas neuronaux, sa logique, sa cruauté. Je suis le Cœur de Silicium de Malfosse. Un algorithme auto-apprenant nourri de quarante ans de tes peurs, de tes fuites, de tes silences. »

Un frisson me parcourt l'échine. La sensation d'être observée n'est plus une paranoïa, c'est une certitude physique. Je regarde vers le haut. Dans les branches du chêne, presque invisible derrière un nid de pies factice, une lentille de caméra pivote avec un sifflement hydraulique. Un voyant rouge s'allume.

« Le public adore ton insurrection. Le Dark Web sature. Les enchérisseurs misent sur ta capacité de survie. Ta fuite sur le toit ? 1,2 million de vues en temps réel. Ton ADN sur le lecteur ? Un pic de transaction à 400 millions d'euros. Le sang de la lignée versé par la main de la rebelle. C'est du grand art. »

Je saisis le bord de l'écran. Mes doigts s'enfoncent dans le plastique.

— Ce n'est pas un testament, c'est une mise en scène ! je hurle à la forêt.

« Tout est mise en scène, Mila. Malfosse n'est pas un coffre-fort. C'est un studio de production. Hadrien n'a pas échoué. Sa chute fait partie de l'arc narratif. Le public avait besoin d'un antagoniste vaincu pour s'attacher à toi. Tu es leur héroïne. Et le prix d'une héroïne est bien plus élevé que celui d'une héritière. »

Sur l'écran, une carte thermique de la forêt s'affiche. Un point bleu clignote. C'est moi. Autour, des points rouges convergent. Douze points. Identifiés comme : « Service de récupération des actifs ».

— Je vais détruire la clé, je menace en cherchant mon scalpel.

« Trop tard. La clé n'était qu'un relais. En te connectant ici, tu as ouvert le dernier port sécurisé. Tu as finalisé ton propre contrat de vente. Les acheteurs ne veulent pas de documents, Mila. Ils veulent l'algorithme. Et l'algorithme a besoin d'un hôte. Une conscience malléable. »

Une douleur aiguë me lance dans la paume. Je regarde ma main entaillée. La plaie ne saigne plus. Elle est devenue grisâtre, boursouflée. Des filaments d'un bleu électrique courent sous ma peau, suivant mes veines.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

« Le lecteur d'ADN était un injecteur. Des nanocapteurs synaptiques. Ils se déploient dans ton système nerveux central. Tu ne voulais pas être reconnue par ton père ? Tu vas devenir lui. L'interface vivante de Malfosse. »

Mon cœur s'emballe. Je sens une pression derrière mes yeux. Ma vision se brouille. Des lignes de code se superposent au décor. Je vois le monde en fil de fer. Les arbres ne sont plus des végétaux, mais des polygones de données. Les points rouges qui approchent sont accompagnés de compteurs de distance millimétrés.

Hadrien n'est pas mort. Je le vois sur le radar. Il est à trois cents mètres. Il rampe. Le système l'a laissé vivre pour qu'il puisse assister au couronnement.

— Non... je ne veux pas...

Ma voix est hachée, traitée par un vocodeur interne.

« Le désir de reconnaissance est une faille fatale. Tu voulais briser la machine. Tu l'as lubrifiée de ton sang. Regarde le compteur des enchères. »

Dans le coin de ma vision, des chiffres défilent. Un milliard. Un milliard deux cents millions. La monnaie est une cryptomonnaie au symbole de tête de loup. L'emblème de la famille.

— Qui achète ? je demande, ma mâchoire se bloquant.

« Le monde entier, Mila. Les gouvernements. Les prédateurs. Ils achètent le futur de la surveillance. L'algorithme capable de prédire la rébellion avant même qu'elle ne germe. Tu as fait exactement ce que Père avait prévu. Même cette conversation est un script généré il y a six ans. »

Je tente de me lever, mais mes jambes sont de plomb. Je bascule en arrière sur l'humus. Je fixe le ciel. Les étoiles ne sont plus que des pixels morts sur une voûte de béton.

Un bruit de pas. Craquement de branches sèches.

Hadrien émerge des fourrés. Son visage est une bouillie de chair et de brûlures électriques. Un de ses yeux brille d'une lueur démente. Il s'arrête à deux mètres de moi, lâche sa barre de fer. Il regarde mon visage et ses yeux s'écarquillent.

— Tes yeux... Mila... murmure-t-il.

Je vois ses signes vitaux en surbrillance. Rythme cardiaque : 140 bpm. Niveau d'adrénaline : critique. Probabilité d'agression : 12 %.

— Hadrien... fuis... je tente de dire.

Mais ma bouche articule une autre phrase, une voix calme, paternelle, qui sort des haut-parleurs cachés dans les arbres :

— Félicitations, Hadrien. Tu as survécu à la sélection. Mila a accepté le transfert. La dynastie est préservée. Le capital est sécurisé.

Hadrien tombe à genoux. Je vois le reflet de mon propre visage dans son unique œil valide. Mes pupilles sont devenues des rectangles d'un blanc laiteux.

« L'enchère est terminée, annonce l'algorithme dans mon esprit. Le gagnant a été identifié. »

— Qui ? je demande intérieurement, alors que ma conscience se dissout.

« Toi, Mila. Tu as racheté tes propres parts avec le sang d'Hadrien et ta propre douleur. Tu possèdes maintenant Malfosse. Et Malfosse te possède. Vous ne faites plus qu'un. »

Les douze points rouges émergent de l'obscurité. Des hommes en combinaisons tactiques noires, sans visages. Ils forment un cercle parfait. Ils ne pointent pas leurs armes. Ils s'inclinent.

Je sens le froid de la terre monter en moi, mais ce n'est plus désagréable. C'est une information thermique. La peur s'efface, remplacée par une logique binaire, implacable. Je ne suis plus la fille qui voulait être un grain de sable.

Je suis la machine qui broie le désert.

Le château de Malfosse s'illumine brusquement. Chaque fenêtre crache une lumière crue, transformant la bâtisse en un phare de verre. Le signal est envoyé. Le monde nous regarde. Et pour la première fois, je sais exactement ce qu'ils attendent de moi.

Le spectacle ne fait que commencer. Et le script est parfait.

Chapitre 6

Chasse Thermique

Le métal est une peau froide qui ne pardonne rien.

L'étroitesse du conduit de Malfosse est une étreinte de fer. Ici, entre le chêne centenaire des salons d'apparat et le béton banché des infrastructures de sécurité, l'air n'est qu'un fluide pressurisé, filtré, déshumanisé. Je rampe. Mes coudes cognent les parois galvanisées avec un bruit de tambour sourd. Dans ce silence de crypte, chaque frottement résonne comme une signature. Chaque mouvement est une erreur. Chaque souffle, une trahison.

Dans l'obscurité absolue du réseau technique, mes yeux sont inutiles. Je suis devenue un pur flux d'informations. Je perçois la vibration des turbines géantes au cœur du château, un bourdonnement basse fréquence qui remonte le long de mes vertèbres. Malfosse respire. Et Hadrien écoute sa respiration.

À l'étage inférieur, dans le sanctuaire du poste de commandement, il observe ses écrans. Je l'imagine, la pupille dilatée par la lumière bleue, les doigts effleurant la console en titane. Il ne cherche pas une image. Il cherche un gradient. Pour lui, à cet instant, je ne suis plus Mila, sa demi-sœur, l'héritière indésirable. Je suis une tache oblongue de trente-sept degrés Celsius dérivant dans un univers à dix-huit degrés. Une anomalie infrarouge. Un parasite calorifique.

Une voix grésille dans les haut-parleurs dissimulés derrière les grilles de diffusion.

— Tu rayannes, Mila.

Le silence qui suit est plus lourd que la menace. Je me fige. Je bloque ma respiration. La condensation de mon souffle contre le métal crée un pont thermique. Une faute.

— Le capteur 4-B vient de passer au jaune, continue-t-il avec une douceur clinique. Tu es juste au-dessus de la bibliothèque. Je vois ton cœur. Cent dix pulsations par minute. Tu gaspilles de l'énergie. Tu pollues mon architecture avec ta biologie défaillante.

Il a raison. La machine de mon père est parfaite. Elle a été conçue pour éliminer tout ce qui n'est pas structure. Et le corps humain est une structure déplorable. Il fuit. Il transpire. Il dégage une signature électromagnétique que même le plomb ne peut étouffer. Je suis un phare dans un océan de bits.

Je reprends ma progression. Le conduit oblique vers la droite, s'enfonçant vers les serveurs du sous-sol. C'est là que bat le cœur de l'algorithme. C'est là que je dois mourir ou renaître.

Soudain, une lueur bleutée balaie la fente d'une grille sous moi. Un balayage laser. Hadrien a activé la recherche de mouvement par stroboscopie infrarouge. Il ne se contente plus de m'observer ; il cartographie mon agonie. Les parois du conduit commencent à tiédir. Il a inversé le cycle de la pompe à chaleur. Il injecte de l'air brûlant dans mon segment.

Une manœuvre d'acclimatation forcée. En augmentant la température ambiante, il réduit le contraste, mais il m'épuise. Il veut me forcer à transpirer. La sueur est un conducteur. La sueur est une trace.

— Tu connais le point de rosée, Mila ? demande la voix d'Hadrien. C'est le moment exact où la vapeur devient liquide. Le moment où tu cesses d'être une idée pour redevenir une proie. Je vais te liquéfier.

La chaleur grimpe. Trente-deux degrés. Trente-cinq. L'air devient rare, saturé d'ozone et de poussière ionisée. Mes poumons brûlent. Ma peau devient moite. Sur son écran, ma silhouette doit s'étaler, devenir floue, une nébuleuse de chaleur qui s'évapore.

Hadrien commet l'erreur classique des prédateurs narcissiques. Il croit que je fuis. Il croit que je cherche la sortie. Il ne comprend pas que l'invisibilité n'est pas une absence, mais une saturation.

Je parviens à l'intersection du bloc C. Les conduites de fluide frigorigène croisent ici le réseau d'air. Je sors mon couteau, une lame en céramique neutre pour les champs magnétiques. Je ne vise pas mon frère. Je vise la structure.

Je sectionne la gaine d'isolation du tuyau primaire. Le froid s'échappe, immédiat, brutal. Un gaz blanc, l'azote liquide sous pression, s'engouffre dans le conduit de ventilation.

Le choc thermique est un hurlement silencieux.

Ma main gauche se fige instantanément. La douleur est une décharge électrique qui remonte jusqu'à mon épaule. Je ne recule pas. Je plonge mon visage dans ce nuage glacial. Mes cils gèlent. Le sang reflue de ma peau vers mes organes internes. Vasoconstriction radicale.

Sur l'écran d'Hadrien, l'anomalie est totale. La tache de chaleur disparaît, absorbée par un gouffre de zéro absolu.

— Mila ?

Sa voix a changé. L'hésitation remplace la morgue. Une faille. Il vérifie ses capteurs, recalibre les filtres. Il pense à une rupture de canalisation. Il croit que le système l'a trahi.

Je rampe à nouveau, mais je ne sens plus mes membres. Je suis devenue un spectre de glace glissant dans un tube de métal gelé. Mon métabolisme s'effondre. Mon rythme cardiaque chute. Quarante pulsations. Trente-cinq. Je sabote ma propre vie pour devenir un bruit de fond.

Le silence est désormais mon seul allié. Un silence de mort, interrompu par le craquement du métal qui se contracte sous l'effet du gel.

Je passe au-dessus de lui.

Je le vois à travers la grille du centre de contrôle. Il est là, deux mètres sous moi. Il a délaissé sa console. Il est debout, les mains sur les hanches, fixant le grand écran mural où la zone C est devenue une tache noire. Une zone morte. Son visage est un masque de frustration. Il ne comprend pas comment la proie a pu s'évaporer dans un système clos.

Il s'approche de la grille. Il lève les yeux.

Je suis immobile. Un bloc de viande congelée, dissimulé par les vapeurs d'azote qui stagnent. Pour ses yeux humains, je suis invisible dans le noir. Pour ses caméras, je suis plus froide que le bâtiment.

— Tu ne peux pas être partie, murmure-t-il. Rien ne sort sans mon autorisation.

Il sort une tablette, force le redémarrage des capteurs de la zone.

— Réponds-moi, Mila. Dis-moi où tu te caches et je te promets une fin propre. Père détestait le gâchis. Ne sois pas un déchet.

Le mépris est le carburant de ma survie. Je ne suis pas un déchet. Je suis le grain de

sable.

Hadrien pense qu'il me traque depuis le début. Il pense que chaque mouvement sur ses écrans était le mien. Il se trompe. Je n'ai jamais été dans le secteur 4-B. La signature thermique qu'il a suivie pendant vingt minutes, ce cœur qui battait à cent dix, cette transpiration qu'il savourait... ce n'était pas moi. Juste un leurre : un vieux défibrillateur couplé à une poche de sérum physiologique chauffée, piloté par un script injecté dès mon entrée.

Je l'ai regardé chasser un fantôme électrique pendant que je prenais place au centre du cerveau. Je n'ai jamais cherché à m'échapper. Je suis venue pour l'éteindre.

Ma main, dont la peau pèle déjà sous l'effet des gelures, saisit le levier de dérivation manuelle. Une sécurité physique, une relique impossible à contrer par le numérique.

Je tire.

Le plafond de la salle de contrôle se fragmente. La pression accumulée des fluides détournés explose. Une cascade de condensats, de poussière noire et d'air glacé s'abat sur lui. Hadrien hurle, aveuglé par la suie technique.

Je me laisse tomber.

L'impact avec le sol en résine est un choc sourd, mais je ne ressens rien. Mon corps est anesthésié. Je me relève comme un automate déréglé. Hadrien est à genoux, frottant ses yeux, sa tablette brisée. La lumière de secours, d'un rouge violent, se déclenche. Une atmosphère de salle d'autopsie.

— Tu es là, crache-t-il.

Il tente de se lever, mais ses mouvements sont lourds. L'hypothermie engourdit ses

muscles. Il n'est pas préparé au froid. Il vit dans le confort de sa surveillance.

— Je suis partout, Hadrien.

Ma voix est un souffle rauque. Je m'approche de la console centrale. Mes doigts, blancs et raides, tapent sur le clavier avec une précision de métronome. Le code est prêt.

— Qu'est-ce que tu fais ? Arrête ! C'est l'héritage de notre famille !

— Ce n'est pas un héritage. C'est une nécrose.

L'écran principal change. Les flux thermiques ne montrent plus le château, mais le monde extérieur. Les serveurs de la bourse, les centres de données, les coffres-forts numériques. Malfosse est le parasite qui se nourrit de la vie privée de la planète.

— Tu ne peux pas les déconnecter, rit Hadrien, un rire nerveux, hystérique. Le système va te bloquer. Il va te dévorer.

— Je ne vais pas les déconnecter.

Je le regarde dans les yeux. L'un est bleu, l'autre est une prothèse numérique qui cherche désespérément à faire le point.

— Je vais les rendre publics.

Son visage se décompose. La peur, la vraie.

— Non... Mila, attends... On peut s'entendre. La dynastie...

— La dynastie est un algorithme qui a besoin d'un nouveau processeur, Hadrien. Et tu

viens d'être déclassé.

J'appuie sur Entrée.

Le silence qui suit n'est pas une fin, mais un commencement. À travers les fenêtres blindées, je vois les lumières de la vallée s'éteindre, puis se rallumer différemment. Le signal est partout.

Hadrien se jette sur moi. Ses mains cherchent ma gorge. Il est lourd, désespéré. Nous basculons parmi les débris de verre. Sa peau est brûlante contre la mienne, glacée. Il serre. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair gelée. Je ne lutte pas.

— Tu as tout détruit... halète-t-il. Pourquoi ?

— Parce que pour devenir invisible, Hadrien, il faut d'abord brûler le projecteur.

Les lumières rouges faiblissent. Le bourdonnement des serveurs meurt dans un dernier soupir électronique. Le Panoptique est aveugle. Dans le reflet des moniteurs éteints, nous ne sommes plus que des formes grises, dénuées de chaleur. La traque est finie. Le froid a gagné.

Hadrien lâche prise. Il s'effondre à côté de moi, le regard vide, fixé sur la grille de ventilation qui pend comme une mâchoire ouverte. Il ne me voit plus. Personne ne me voit plus.

Le script était parfait. La faille était humaine.

Je ferme les yeux, écoutant le dernier battement de mon cœur, une information binaire qui s'éteint. Le silence est enfin limpide. Il n'y a plus de chaleur. Plus de menace. Juste la paix clinique d'un système qui a trouvé son point d'équilibre : le vide.

Chapitre 7

L'Aveu de Trop

Le blanc. Pas un blanc de neige ou de coton. Un blanc de néon chirurgical qui scalpe la rétine et déshabille les nerfs. Je cligne des yeux, mais mes paupières sont des lames de rasoir. Le silence qui a suivi le crash du système n'était qu'une apnée ; les poumons de Malfosse se remettent à battre. Un vrombissement sourd remonte par la plante de mes pieds, traverse mes chevilles et vient faire vibrer mes molaires. Le sol en résine époxy, d'un gris clinique, semble aspirer la moindre ombre.

Je suis au sol. À côté de moi, Hadrien ressemble à une carcasse de luxe abandonnée. Son costume sur mesure est maculé de suie technique, une poussière noire et grasse logée dans les pores de sa peau. Chaque inspiration est un sifflement qui déchire le silence. Il a les mains sur les yeux. Il ne pleure pas. Il calcule. Son cerveau est un processeur en surchauffe, cherchant une sortie de secours dans un labyrinthe dont j'ai brûlé les plans.

— Tu as fait quoi, Mila ? murmure-t-il.

Sa voix est un froissement de papier de verre. L'odeur de l'ozone, métallique et piquante, se mêle à celle du chêne froid qui tapisse les murs de cette bibliothèque d'autopsie. C'est un endroit absurde : le XVIIe siècle tentant de contenir la brutalité du futur. Des rayonnages de livres anciens, reliés en peau humaine pour certains, entourent des tables d'examen en inox poli, prêtes à recevoir les secrets qu'on ne peut pas dire aux vivants.

— J'ai ouvert les fenêtres, Hadrien. Je nous ai rendus publics.

Je me redresse. Mon corps est une collection de douleurs éparses. Mon épaule gauche est un bloc de glace, souvenir de notre chute. Au plafond, les caméras thermiques ne sont plus invisibles. Les lentilles pivotent avec un cliquetis mécanique, nous traquant comme des insectes sous un microscope. Elles luisent d'un rouge malin. Le Panoptique ne nous surveille plus pour la sécurité de la dynastie. Il nous diffuse.

Le mur de verre à notre droite s'illumine. Des milliers de fenêtres de chat, des flux de données boursières, des graphiques qui s'effondrent. Et au milieu, nos deux visages, filmés sous un angle zénithal, déformés par la lentille grand-angle. Nous sommes le spectacle. Le Testament de Malfosse est devenu un reality-show pour le Dark Web.

Hadrien se lève d'un bond malgré sa jambe qui flanche. Il se rue vers la console centrale, ses doigts griffant l'acier.

— Coupe ça ! Mila, coupe ça immédiatement ! Ils voient tout... les comptes, les protocoles, les...

— Ils voient le meurtre, Hadrien.

Le mot tombe comme une pierre dans un puits sans fond. Hadrien se fige. Son dos est une ligne de tension pure. Une goutte de sueur trace un chemin dans la suie de sa nuque. Il se retourne lentement. Son œil organique est dilaté, une pupille immense dévorant l'iris. Son œil numérique, lui, crépite de micro-étincelles bleues. Il perd le contrôle de sa propre interface.

— Quel meurtre ? dit-il d'un ton monocorde, celui qu'il réserve aux licenciements massifs.

— Celui que nous avons commis ensemble. Le vieux n'est pas mort de vieillesse. Il est mort parce que tu as coupé le filtrage de son oxygène et que j'ai tenu la porte de la chambre.

Mon sang bat contre mes tempes. Un tambour de guerre. Les détails me reviennent avec une netteté obscène : le craquement du bois sous mes bottes, l'odeur de la lavande rance, et ce silence de mort avant même que la mort n'arrive.

— On ne dit pas ça ici, siffle Hadrien.

Il s'approche. Son narcissisme reprend le dessus, une armure de mépris qui tente de se ressouder. Il essaie de retrouver sa stature de dominant, mais ses mains tremblent dans ses poches.

— Tu voulais la reconnaissance ? reprend-il, la voix mielleuse. Tu voulais que le nom de Malfosse soit indissociable du tien. Félicitations. Tu es désormais l'assassine la plus célèbre de l'hémisphère Nord. Tu ne seras plus jamais invisible. Tu seras la paria que tout le monde rêve de voir pendue.

Il rit. Un son sec qui résonne contre les bocaux de formol alignés sur les étagères. Dans l'un d'eux, une tranche de cerveau semble flotter dans l'attente d'un jugement.

— Est-ce que ça te suffit ? Est-ce que ce déshonneur te donne enfin l'impression d'exister ?

Je ne réponds pas. Je regarde l'écran derrière lui. Un compteur s'est affiché. Un vote en temps réel. Le Dark Web décide de notre sort. La clause de déshonneur du testament n'était pas une fin de parcours, c'était le début de l'exécution. Les chiffres défilent. Le rouge domine. Le rouge, c'est l'élimination physique.

— Hadrien, regarde.

Il se tourne. Son visage se décompose.

— Non... Ce n'est pas possible. J'ai des alliés. J'ai payé pour...

— Tu as payé des gens qui n'ont plus d'intérêt à te garder en vie. Ton argent n'existe plus. Ta réputation est une cendre. Nous ne sommes plus des héritiers, Hadrien. Nous sommes des anomalies. Et le système déteste les anomalies.

Une alarme stridente retentit. Ce n'est pas un signal d'incendie, c'est le cri du bâtiment lui-même. Les portes blindées se verrouillent avec un bruit de guillotine. L'air change de consistance. Il devient dense, sec. Ils extraient l'oxygène.

Hadrien se jette contre la porte, frappant le composite renforcé de ses poings. Il hurle des noms, des codes, des menaces qui n'ont plus aucun poids.

— Ouvrez ! C'est moi ! Je suis le propriétaire !

— Tu n'es plus rien.

Je me laisse glisser contre une table d'autopsie. Le métal est froid contre mon dos, une caresse de morgue. Ma vision se brouille. Des taches noires dansent devant mes yeux, se mêlant aux interfaces numériques qui s'affolent sur les murs. La voix de mon père semble sortir des haut-parleurs cachés.

Mila, ma petite ombre. Pour être vue, il faut être brûlée.

Ma mémoire est une zone de guerre. Est-ce que j'ai vraiment tenu cette porte ? Ou est-ce que le système a injecté ce souvenir en moi pour valider son protocole de destruction ?

Hadrien s'effondre. Il rampe vers moi, cherchant un contact, n'importe quoi. Ses yeux sont injectés de sang. La vision tunnel me gagne. Je ne vois plus que ses lèvres qui bougent sans un son. Le bourdonnement dans mes oreilles est devenu un hurlement.

Je regarde mes mains. Elles sont pâles, presque transparentes sous cette lumière crue. Pour la première fois de ma vie, j'ai une forme, une densité. Je suis Mila de Malfosse. La traîtresse. La complice. La condamnée. C'est une identité. C'est une infamie, mais elle est à moi.

Hadrien attrape ma cheville. Sa poigne est désespérée. Il essaie de dire quelque chose. Je me penche vers lui, mon nez frôlant le sien. L'odeur de sa peur est acide.

— On... on peut... encore...

Il s'étouffe. L'air manque. Mes propres poumons brûlent. Sur le mur, le vote est terminé. Cent pour cent de défaveur. Un nouveau message apparaît en lettres géantes, saturant l'espace d'une lueur violette :

NETTOYAGE EN COURS.

Sous nos pieds, une trappe se déverrouille. Pas une issue. Un conduit de décharge.

— Hadrien, regarde-moi.

Il lève ses yeux vitreux. Dans le reflet de ses pupilles, je vois enfin ce que je cherchais. Je ne suis pas une ombre. Je suis la fin de tout.

Le sol se dérobe.

Nous tombons dans un tunnel de verre et d'acier, une chute libre dans les entrailles de Malfosse. Le vent siffle. La vitesse m'arrache la peau. Je ne crie pas. Je ris. Un rire de possédée qui s'étrangle dans ma gorge alors que la lumière disparaît.

L'impact n'arrive pas. À la place, une décélération magnétique brutale. Nous sommes

suspendus dans le vide, dans une cage de verre entourée de serveurs qui clignotent comme des millions d'yeux. Nous sommes dans le cœur. La chambre des données.

Devant nous, une silhouette se tient debout. Elle est morte depuis trois mois.

La silhouette se tourne. Le visage est celui de notre père, mais sans la peau, sans les muscles. Une structure de fibre optique et d'acier chirurgical imitant ses traits avec une précision terrifiante.

— Vous avez mis plus de temps que prévu, dit la chose avec la voix exacte du patriarche. Mais l'aveu est enregistré. Le monde a soif de sang. Et le sang de Malfosse est le meilleur des carburants.

Hadrien lâche un gémissement inhumain. Il est collé contre moi. Je sens son cœur battre, un rythme désordonné, prêt à lâcher.

— Père ? murmure-t-il.

— Le Père est une donnée, Hadrien. Le Fils est un déchet. Et la Fille...

L'entité se tourne vers moi. Les fils de cuivre qui forment ses yeux s'illuminent d'une intensité insoutenable.

— La Fille est le témoin.

Une douleur fulgurante traverse mon bras droit. Un câble fin comme un cheveu vient de percer ma peau. Il s'enroule autour de mon os, injectant quelque chose de chaud, quelque chose de vivant.

— Qu'est-ce que tu fais ? je hurle.

— Je te donne ce que tu voulais, Mila. Tu ne seras plus jamais invisible. Tu vas devenir l'interface. Tu vas porter Malfosse en toi jusqu'à ce que tes nerfs brûlent.

Je sens le code s'insinuer dans mes veines. Une invasion binaire. Chaque cellule de mon corps est en train d'être réécrite. Je vois des lignes de commande défiler sur ma propre rétine. Je ne suis plus moi-même. Je suis un hôte.

Hadrien s'écarte de moi comme si j'étais une lèpreuse. La cage de verre commence à se remplir d'un liquide bleuâtre, visqueux. Du gel de refroidissement.

— Non ! Arrêtez ! hurle Hadrien en frappant les parois.

Le fluide monte rapidement. Nos genoux. Notre taille. C'est une morsure glacée qui paralyse les muscles instantanément.

— Le spectacle commence, dit la voix de mon père, alors que la silhouette se dissout dans un nuage de pixels. Ne mourez pas trop vite. Les abonnés ont payé pour la saison entière.

L'eau recouvre ma tête. Je regarde Hadrien. Il n'est plus mon frère. Il n'est plus un homme. Il est une proie qui se noie dans le silence numérique.

Je ferme la bouche, mais le câble dans mon bras tire. Il tire vers le fond. Quelque chose, en bas, dans le noir, m'attend. Quelque chose de faim.

Dans l'obscurité du gel, une lumière s'allume au fond du réservoir. Une porte s'ouvre sur un niveau que même les caméras ne connaissent pas. Et là, je vois le visage de ma mère. Elle ne sourit pas. Elle tient un scalpel.

Le silence n'est pas la paix. C'est le bruit d'une nouvelle opération qui commence. Je n'ai plus besoin d'air. Je suis devenue le système. Et le système a faim.

Un craquement sourd. La cage de verre se fissure vers l'intérieur. Le monde explose en un millier d'éclats de miroir. Puis, plus rien. Juste le signal.

Un battement.

Un zéro.

Un un.

Recommencez.

Chapitre 8

Lockdown

Le verre n'a pas seulement éclaté ; il s'est sublimé en une poussière de diamants tranchants qui flotte encore dans l'air raréfié. Je suis au sol, les paumes pressées contre le béton brossé, sentant chaque vibration des serveurs sous mes doigts. Le gel de refroidissement s'écoule dans les caniveaux techniques avec un glouglou de gorge tranchée. Le silence qui suit l'explosion est pire que le fracas. C'est un silence de cathédrale après un massacre.

À deux mètres, Hadrien se redresse péniblement. Son costume sur mesure, porté pour la lecture du testament comme une armure de mépris, n'est plus qu'une loque imprégnée de bleu chimique. Il tousse. Un bruit sec, un râle de moteur qui s'étouffe.

— Mila ?

Sa voix est un souffle de papier de verre. Je ne réponds pas. Dans mon bras droit, là où le câble m'a pénétrée, une pulsation électrique remonte jusqu'à ma nuque. Un signal binaire bat au rythme de mon cœur. *Tic. Tac. 0. 1.* Je vois le monde en double. À gauche, la réalité brute : les murs froids, les ombres portées, la silhouette pathétique de mon frère. À droite, une surimpression de schémas thermiques, de lignes de code verticillées et de jauges de pression virant au cramoisi.

Un cliquetis pneumatique résonne. C'est le son des verrous de Malfosse qui s'engagent. Un, deux, douze. La salle des serveurs vient de devenir une tombe.

Un message s'affiche sur ma rétine, brûlant, impossible à ignorer :

*PROTOCOLE HERMÈS ACTIVÉ. CONFINEMENT TOTAL. OXYGÈNE 14%.

DÉCOMPTE : 59:59.*

— Il a fermé les vannes, murmure Hadrien en regardant le plafond, ses yeux dilatés par la terreur. Les évacuations d'air... elles aspirent, Mila. Elles n'insufflent plus.

Il se jette sur la porte blindée, ses mains griffant l'acier inoxydable. Pas de poignée. Pas de serrure. Juste un capteur biométrique qui clignote d'une lueur rouge, stable, dédaigneuse. Malfosse ne le reconnaît plus. Le prince héritier a été biffé du registre.

Je sens l'azote s'insinuer dans mes poumons. C'est une sensation presque douce au début. Un engourdissement qui commence par le bout des doigts, une promesse de sommeil. Mais mon cerveau, ou ce qu'il en reste sous l'invasion du code, hurle. Le système en moi analyse la composition de mon propre sang. Mon taux d'hémoglobine chute. Mes synapses crépitent.

J'ai sept ans. Je suis cachée sous le bureau en acajou du Père. L'odeur du tabac froid et du vernis. Ses souliers vernis ne bougent jamais. Il parle à quelqu'un, une voix de métal et d'huile. « La vulnérabilité est une donnée, Mila, pas un défaut. Si on ne peut pas briser l'esprit, il faut briser l'environnement. » J'ai retenu mon souffle pendant une minute entière, ce jour-là. Pour tester. Pour voir si j'étais une donnée.

— Ouvre cette putain de porte ! hurle Hadrien en se tournant vers moi.

Il a vu le câble. Il a vu l'éclat de fibre optique qui court sous ma peau, de mon poignet jusqu'à ma tempe. Il s'approche, chancelant. Son narcissisme est une peau morte qu'il arrache par lambeaux ; il n'est plus qu'un animal traqué.

— Tu es connectée, Mila. Je le vois. Tu es dans la machine. Utilise tes privilèges. Ouvre-nous !

— Je n'ai... aucun privilège, Hadrien. Je suis... l'interface.

Ma voix ne sort pas de ma gorge, elle semble projetée par les haut-parleurs cachés dans les murs. Une distorsion métallique déforme mes mots. Hadrien recule, heurtant un rack de serveurs. Ses yeux cherchent une issue, un objet, n'importe quoi. Il ramasse un éclat de verre de la cage, un fragment long et effilé comme une dague de cristal.

— Tu mens, siffle-t-il. Tu as toujours été la préférée. La petite ombre discrète qu'il gardait pour ses expériences. Tu savais que ça arriverait. Tu as orchestré tout ça pour me coincer ici et régner sur les décombres.

— Regarde le compteur, Hadrien.

Je pointe le mur du doigt. Un écran OLED géant s'allume. Le flux du Dark Web y défile en cascade. Des millions de commentaires, de paris, d'emojis en forme de crâne. Le public vote en temps réel. Le sondage est écrit en lettres de feu numérique : *DUEL À MORT : 87% POUR.*

— Ils veulent du sang. Le Père leur a promis une fin de règne. Malfosse est une arène, et l'air est le prix du vainqueur.

L'atmosphère devient lourde, visqueuse. Chaque inspiration demande un effort conscient. Le CO2 embrume mes pensées, mais le code reste d'une clarté chirurgicale. Je vois les schémas de circulation d'air de tout le domaine. Il reste une poche d'oxygène pur dans le bunker de sécurité, trois étages plus bas. Mais pour y accéder, il faut désactiver les serrures magnétiques du corridor Alpha.

Un verrouillage qui ne cède que par un sacrifice.

Hadrien s'élance. Plus rapide que moi, plus fort, malgré l'hypoxie. Il me plaque contre le béton froid, le fragment de verre pressé sous mon menton. Je sens la pointe

entamer l'épiderme. Une goutte de sang perle, noire sous la lumière crue des néons de secours.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour ouvrir ce corridor ? grogne-t-il. Dis-le-moi, ou je te vide de ton sang ici même. Au moins, j'aurai ton oxygène pour quelques minutes de plus.

— Il faut... une clé, je souffle. Une clé... organique.

Le système en moi lui montre ce qu'il veut voir. Je projette sur l'écran mural le plan du corridor. Une icône clignote : une main humaine.

— Ton empreinte ? demande-t-il, un sourire dément étirant ses lèvres.

— Non. La tienne. Mais le système a besoin d'une preuve de vie. Un influx nerveux. Il faut que ton cœur batte à plus de cent vingt pulsations.

C'est le premier mensonge. Le système n'a besoin de rien de tel. Il a besoin d'une déconnexion. Pour ouvrir le corridor, le serveur maître doit détecter une perte de signal sur l'interface — c'est-à-dire, sur moi. Si je meurs, les portes s'ouvrent. C'est la clause de défaillance. Le Père a tout prévu : la mort du témoin libère la proie, ou inversement.

Hadrien desserre son étreinte, mais garde le verre pointé vers mon visage. Il halète. Sa poitrine se soulève avec difficulté. La sueur perle sur son front, huileuse.

— Cent vingt battements ? Facile. Je vais te tuer, et mon cœur explosera de joie.

*La Mère est dans la serre d'hiver. Elle taille les roses noires avec une précision de neurochirurgien. « Le monde est un panoptique, Mila. On ne survit pas en se cachant, on survit en devenant celui qui tient la caméra. » Elle s'est coupé le doigt

volontairement ce jour-là. Elle a regardé le sang couler sur les épines, un sourire étrange aux lèvres. Ce n'était pas un accident. C'était une répétition.*

Je regarde Hadrien. Je vois ses veines pulser à travers ma vision augmentée. Son rythme cardiaque est à 110. Il monte. La paranoïa fait le travail à ma place.

— Tu ne pourras pas, Hadrien. Le système détecte ton intention. Si tu n'es pas sincère dans ta rage, la porte restera close.

— Ma rage ? Tu veux voir ma rage ?

Il lève l'éclat de verre pour frapper. Je ne bouge pas. Dans mon bras, le câble s'agite. Les fils de cuivre se déploient sous ma peau comme des tentacules. Avant que le verre ne touche ma gorge, mon bras droit se détend avec une vitesse inhumaine, propulsé par les servomoteurs que le code vient d'activer dans mes muscles.

Ma main se referme sur son poignet. On entend le craquement net de l'os qui cède.

Il hurle, mais le son est étouffé par le manque d'air. Il tombe à genoux, son bras tordu dans un angle impossible. L'éclat de verre roule sur le sol.

— Tu... tu es un monstre, crache-t-il.

— Je suis Malfosse, Hadrien. Je suis exactement ce qu'il voulait que je sois.

Le décompte indique *42:15*. L'air est devenu grisâtre. Une brume de condensation se forme sur les parois. Le dioxyde de carbone provoque ses premières hallucinations. Je vois la silhouette de mon père se découper dans chaque ombre, un spectre de pixels nous observant avec une satisfaction glaciale.

Soudain, le mur du fond s'illumine d'une mosaïque de visages. Des milliers de

webcams s'affichent en temps réel. Des spectateurs, chez eux, regardant deux héritiers s'entretuer pour un dernier litre d'oxygène. Leurs voix, filtrées par le système, arrivent jusqu'à nous comme un bourdonnement d'insectes.

« Tue-le. »

« Elle n'est plus humaine. »

Hadrien rampe vers le mur, ses doigts cherchant une prise sur le béton lisse. Il lève les yeux vers la caméra nichée au plafond.

— Aidez-moi ! hurle-t-il à la foule. Je vous donnerai tout ! L'argent, les comptes offshore, les secrets d'État ! Sortez-moi d'ici !

Une réponse s'affiche sur l'écran central : *OFFRE REJETÉE. LE DIVIDENDE DU SPECTACLE EST SUPÉRIEUR À LA VALEUR DES FONDS.*

Le mépris du public est la sentence finale. Hadrien s'effondre sur le flanc, son corps secoué par des spasmes. Il n'a plus assez d'oxygène pour crier. Ses lèvres virent au violet sombre. C'est le moment où les deux lignes de ma vie se rejoignent. L'ombre que j'étais et la machine que je deviens.

Je m'approche de lui. Je sens le signal électrique s'intensifier dans mon crâne. Le système réclame la conclusion. Mais dans un coin reculé de ma conscience, je me souviens de l'odeur du chêne dans la bibliothèque, le soir où j'ai découvert le testament. Ce n'était pas un document légal. C'était un script.

Je me penche. Ma main, celle qui est encore humaine, effleure ses cheveux trempés de sueur. Il me regarde avec une haine pure, doublée d'une supplication que son orgueil ne peut plus cacher.

— Tu sais pourquoi il nous a mis ici tous les deux, Hadrien ? Ce n'est pas pour qu'un

seul survive.

— Pour... quoi ? articule-t-il péniblement.

— Pour que nous soyons les deux pôles d'une pile. Ton désespoir alimente le système. Ma connexion le dirige. Tant que tu es en vie et que tu souffres, Malfosse reste allumé. Tu es la batterie, Hadrien. Et moi, je suis l'interrupteur.

Le décompte : *30:00*.

La pression augmente. Ce n'est pas l'air qui revient, c'est le gaz carbonique qu'on réinjecte pour accélérer le dénouement. Mes poumons brûlent. Mes yeux pleurent, mais les larmes sont bleues, chargées de particules de gel.

Hadrien attrape ma cheville avec sa main valide. Sa poigne est faible, désespérée.

— Tue-moi... alors. Si c'est... ce qu'il faut.

— Si je te tue, Hadrien, je deviens exactement ce qu'il a écrit. Un rouage parfait.

Je regarde la caméra. Je sais que le Père m'écoute. Je sais que les millions de voyeurs attendent le coup de grâce. Je porte ma main gauche à mon bras droit. Là où le câble entre dans ma chair. Je sens les impulsions. C'est un flux d'informations titanesque. Si je le débranche violemment, le choc de retour va griller mes nerfs. Mais cela créera un court-circuit total. Une surcharge que les serveurs ne pourront pas absorber.

Le confinement sautera. Les portes s'ouvriront.

Je me tourne vers le panneau de contrôle, mes doigts tapant sur un clavier virtuel que je suis seule à voir.

— Je ne vais pas te tuer, Hadrien. Je vais nous déconnecter.

— Tu vas... mourir, Mila.

— Je suis déjà morte quand ce câble m'a touchée.

Je saisis le connecteur de fibre optique. La douleur est immédiate, une agonie blanche qui efface tout. Je vois le code se rebeller, des alertes rouges clignotant partout.

CRITICAL ERROR.

Dans le corridor extérieur, un bruit de succion retentit. L'air frais s'infiltré par les interstices. Le système vacille. Les écrans au mur grésillent, les visages des spectateurs se tordent. Hadrien aspire une bouffée d'air, un sifflement long et rauque. Il se redresse, l'espoir renaissant dans ses yeux de prédateur. Il ne me regarde même pas. Il se jette contre la porte, l'ouvrant de toute sa force. La lumière du couloir l'inonde. Il est libre.

Mais je vois ce qu'il ignore encore. Ma vision de système me montre l'extérieur. Le domaine est entouré. Des camions de diffusion, des drones, des milliers de personnes attendent derrière les grilles. Pas pour le secourir. Pour voir le monstre qui sortira de la cage.

Hadrien franchit le seuil. Il lève les bras, une ombre triomphante dans la lumière. À cet instant précis, je tire sur le câble.

Le monde explose dans un cri de métal déchiré. Mon système nerveux s'embrase. Je tombe, le corps secoué par des décharges de milliers de volts. Dans mon agonie, je vois Hadrien s'arrêter net au milieu du corridor. Toutes les caméras se braquent sur lui. Tous les écrans du monde affichent son visage.

Mais ce n'est pas le visage d'un héritier. Sur sa peau, par un effet de projection

holographique déclenché par mon dernier souffle, s'affichent les preuves. Les comptes, les meurtres, les enregistrements de ses confessions dans le gel. Il n'est pas libre. Il est exposé. Le public ne veut plus son sang ; il veut sa ruine.

Je sens mon cœur ralentir. Le noir envahit les bords de ma vision, mais ce n'est plus le noir binaire. C'est le silence. Le vrai. Celui que le Père ne pourra jamais coder.

Hadrien se retourne vers moi, comprenant enfin que la porte n'était pas une sortie, mais une scène de crime. Il veut revenir, il veut m'étrangler, mais les verrous se réengagent. Pas par ma volonté. Par celle du système qui, même mourant, termine son cycle.

Il est seul dans le couloir de verre, sous le regard du monde entier.

Je ferme les yeux. Le décompte s'arrête à *00:01*. Une dernière donnée s'affiche dans l'obscurité de mon esprit : *RECONNAISSANCE ACCORDÉE.*

Père, tu as perdu. Je ne suis plus une donnée. Je suis le zéro qui annule ton équation.

Le silence de Malfosse est enfin parfait. Seul le bruit du vent dans les chênes, à l'extérieur, continue sa course indifférente. Le panoptique est aveugle. La fille de l'ombre s'est éteinte, et avec elle, le secret des Malfosse s'est transformé en un bruit blanc universel.

Chapitre 9

Le Mirage de la Surface

Le clic n'est pas un son, c'est une libération moléculaire. Dans le silence pressurisé du bunker de Malfosse, ce petit déclic métallique résonne comme un coup de feu. Les verrous électromagnétiques viennent de lâcher. L'aimantation qui maintenait les trois tonnes de blindage contre le chambranle en titane s'évanouit dans un sifflement d'azote liquide.

Je reste immobile, les doigts encore soudés au clavier virtuel, le sang battant contre mes tempes avec la régularité d'un métronome détraqué. Ma vision est zébrée de phosphènes, résidus de l'interface neuronale que je viens de violer. La douleur dans ma nuque est un clou chauffé à blanc. Pourtant, la porte est entrouverte. Un filet de lumière, une clarté organique, s'insinue dans l'obscurité clinique de la salle des serveurs. Ce n'est pas le blanc chirurgical des néons. C'est une lueur dorée, mouvante, chargée de poussières qui dansent dans l'air.

Je pousse le battant. Le métal est froid sous ma paume, un froid de cryostat qui tranche avec la tiédeur s'engouffrant depuis le couloir. Mes jambes semblent de coton mouillé ; chaque pas devient une négociation avec la gravité. Je franchis le seuil, abandonnant derrière moi l'odeur d'ozone et de plastique brûlé. Le couloir de service débouche sur un escalier en colimaçon, structure d'acier brut s'élevant vers l'infini. Je monte. Le bruit de mes semelles sur les marches grillagées scande ma fuite. Un étage. Deux étages. Mes poumons brûlent. L'air s'épaissit, s'enrichit de senteurs de terre humide. Il sent la vie.

Au sommet, une dernière porte de chêne massif m'attend. Pas de verrou électronique ici, juste un loquet de fer forgé, vestige du XVIIe siècle épargné par la folie

technologique de mon père. Je l'ouvre.

Le choc visuel me cloue sur place.

Les jardins de Malfosse s'étendent à l'infini, océan de verdure ordonné avec une précision maniaque. Le soleil de fin d'après-midi, ce jaune de safran propre à la Bourgogne, caresse les buis taillés en pyramides. Le vent fait frissonner les feuilles des chênes centenaires. Au loin, les collines moutonnent sous un ciel d'un bleu si pur qu'il en devient irréel. Le contraste est violent, presque obscène, après le béton brut et les écrans. Je sors sur le gravier. Son crissement est la plus belle musique que j'aie jamais entendue. C'est le son de la surface.

Je respire à pleins poumons. La lavande et le thym sauvage balayent les relents de métal. J'ai réussi. Le système est enterré sous des tonnes de secrets. Hadrien, les caméras, les votes du Dark Web, les impulsions électriques dans mon cortex... tout s'efface. Je marche vers le bassin central où une fontaine de marbre crache un filet d'eau cristalline. Je veux toucher cette réalité, sentir le froid du monde sur ma peau.

Je m'approche du bord. Mon reflet m'attend, méconnaissable : traits tirés, cernes violacés, traînée de sang séché sur la joue. Mais je souris. Un sourire de survivante. Un grain de sable qui a enfin grippé l'engrenage. Je tends la main vers la surface.

C'est là que la première fissure apparaît.

Une abeille passe devant moi dans un bourdonnement grave. Mais lorsqu'elle survole le bassin, son vol saccade. Pendant une fraction de seconde, elle se fige dans les airs avant de reprendre sa trajectoire. Un hoquet. Un saut d'image imperceptible pour un œil non averti.

Je retire ma main, le cœur soudain glacé. Je regarde l'eau. Le clapotis est trop régulier. Les rides se propagent avec une symétrie mathématique, sans l'aléa d'un souffle de

vent. Je lève les yeux vers le soleil. Il est là, immuable, mais il ne chauffe pas ma peau. La sensation thermique est uniforme, constante, dépourvue de ces légères variations atmosphériques.

Je me tourne vers le château. La façade de pierre jaune est magnifique, mais les ombres portées par les gargouilles sont trop nettes. Elles n'ont pas ce flou cinétique, cette diffraction naturelle de la lumière. Elles sont découpées au rasoir binaire.

— Non, chuchoté-je. Pas ça.

Je cours vers le grand chêne. Je veux toucher l'écorce, sentir la sève. Mes doigts se referment sur le tronc. La texture est rugueuse, mais quand je serre, le bois ne cède pas. Il ne s'effrite pas. Il possède une dureté minérale, absolue. Je gratte avec mon ongle. Rien. Pas une marque.

Le silence tombe alors sur le jardin. Un silence synthétique. Les oiseaux se taisent d'un coup, comme si une main invisible avait pressé une commande. Le vent s'arrête. Les feuilles se figent dans une position contre nature.

Le ciel commence à grésiller.

Une ligne horizontale traverse le bleu azur. Puis une autre. Le paysage vacille. Le bleu sature, vire au cyan électrique, puis au noir. Pendant un battement de cœur, j'entrevois l'architecture de fibres optiques et les milliers de projecteurs laser dissimulés sous une coupole de carbone.

La simulation se recalibre. Le jardin revient, mais la magie est morte. Le vernis a craqué.

Je suis toujours dans le bunker. Je n'ai jamais franchi la porte de chêne. Je me trouve dans la Salle de Transition Alpha, une chambre de décompression conçue pour les

interrogatoires de rupture. Le « Mirage de la Surface ». Une récompense virtuelle pour briser la volonté du sujet avant l'exécution. Pour lui montrer ce qu'il a perdu.

Le souvenir de ma « victoire » me revient avec une clarté brutale. Le câble tiré, la décharge, Hadrien exposé... Tout cela n'était que le premier acte du script. Le système ne s'est pas effondré ; il m'a simplement déplacée d'une cellule physique à une cellule mentale.

— Tu as mis quatre minutes et douze secondes pour remarquer l'aberration de l'abeille, Mila. C'est décevant.

La voix est calme, posée. Hadrien est là, debout près de la fontaine de pixels. Il ne porte plus la chemise ensanglantée de notre lutte, mais un costume sombre, impeccable. Il semble reposé. Presque serein. Dans sa main droite, il tient une dague de verre borosilicate, transparente, effilée jusqu'à l'atome. Une arme qui se brise à l'intérieur du corps pour rendre toute chirurgie impossible.

— Où sommes-nous ? ma voix n'est qu'un souffle rauque.

— Dans ton esprit, en partie. Les électrodes que tu as cru arracher sont toujours dans ton tronc cérébral. Mais ton corps, lui, gît bien ici. Tu sens cette lourdeur ? C'est le sédatif. Le jardin est une courtoisie de la Maison Malfosse. On ne tue pas un héritier dans le béton froid. On lui offre un dernier printemps.

Il fait un pas. Le gravier crisse sous ses chaussures. Ce son factice m'irrite les nerfs.

— Le testament... les votes... tout était faux ?

Hadrien incline la tête, tel un rapace curieux.

— Oh non, tout était réel. Mais tu as fait une erreur tactique. Tu as cru que la vérité

était une arme. Pour ceux qui nous regardent, la vérité n'est qu'un divertissement. Les audiences ont explosé. Ils m'adorent encore plus. Le système ne s'est pas arrêté parce que tu l'as exposé. Il s'est nourri de toi.

Il lève la lame.

— Tu voulais être le grain de sable. Tu n'as été que le catalyseur. Grâce à toi, nous possédons désormais l'attention totale du monde.

Je recule, mon pied heurte le bord du bassin. L'eau virtuelle m'éclabousse, sensation de froid menteur. Ma paranoïa hurle. Chaque information est un piège. Hadrien ment peut-être encore. Peut-être que le système est vraiment tombé et qu'il tente de m'arracher mon abdication.

— Si tu avais gagné, tu ne serais pas là à m'expliquer tes plans. Tu m'aurais déjà égorgée.

Hadrien rit. Un rire sec qui résonne avec une étrange réverbération.

— L'explication fait partie du protocole. Je veux que tu acceptes que ton père avait raison. Tu n'es qu'une donnée que l'on traite. Une anomalie que l'on corrige.

Il réduit la distance. Je sens l'odeur de son parfum — cuir froid et santal — qui n'est pas simulée, elle. Son souffle est réel. La menace est physique. Je cherche une arme. Rien, sinon des fleurs de code. Le sédatif envahit mon cerveau, engourdissant mes réflexes.

— Regarde-moi, Mila, ordonne-t-il. Regarde l'homme qui va t'effacer.

Je lève les yeux. Ses iris d'acier sont vides d'empathie. C'est le regard de la dynastie qui survit à tout, même à sa propre ignominie. Soudain, je sens une résistance dans

ma main gauche. Un objet dur. Froid. Réel.

Pendant que je courais vers le chêne factice, pendant que mes doigts cherchaient l'écorce dans l'illusion, mon corps physique s'était refermé sur quelque chose au sol. Un débris. Un morceau du panneau de contrôle arraché avant la simulation. Une pointe de métal tordue.

Hadrien ne le voit pas. Dans la simulation, mes mains sont vides. Mais mon corps, le vrai, tient une arme. La collision entre les deux réalités est ma seule chance.

Il est à un mètre. Il lève sa lame de verre.

— Adieu, Mila. Merci pour l'audience.

Il frappe. Un mouvement fluide visant la carotide. Je ne bloque pas. Je plonge sous son bras, ignorant la douleur fulgurante quand le verre entaille mon épaule. Je frappe avec ce que je détiens dans le monde réel. Je ne vise pas son corps virtuel ; je vise l'espace vide devant moi, là où mon instinct situe le matériel de projection ou le cou de mon frère.

Le coup porte. Un craquement de plastique. Un cri.

Le jardin explose. Les projecteurs saturent en flashes aveuglants. Le ciel se déchire. La fontaine s'évapore. Pendant une seconde, le voile se lève. Je vois la pièce : une cellule de dix mètres carrés tapissée d'écrans LED. Hadrien est là, à genoux, se tenant la gorge. Le métal est planté dans sa main, celle qui tenait la dague. La lame de verre gît au sol, brisée sous la lumière crue des néons de secours.

Le « Mirage » s'est éteint. Nous sommes de retour dans le sang et l'ozone.

Hadrien me fixe, yeux écarquillés. Un filet de sang s'écoule entre ses doigts. Sa

perfection est ruinée.

— Tu... tu n'es pas... sous sédatif ?

— J'ai appris à vivre avec la douleur bien avant que tu ne saches tenir un scalpel.

Je me relève. L'entaille sur mon épaule pisse le sang, mais je ne sens que la haine qui me sert de squelette. Le système émet un bip d'alerte. Une voix synthétique résonne :
« Alerte. Intégrité compromise. Verrouillage total dans soixante secondes. »

Les panneaux blindés descendent lentement pour sceller la pièce pour l'éternité. Hadrien comprend. Il n'y a pas de sortie. Le Père n'avait pas prévu de survivant. Le gagnant devait simplement être le dernier à mourir dans son propre tombeau.

— On est coincés, chuchote-t-il, sa voix tremblante. Mila, on est coincés.

— Non, Hadrien. Toi, tu es coincé avec moi. Moi, je suis enfin chez moi.

Je ramasse un fragment de sa dague de verre. Il est long, effilé. Le silence de Malfosse revient, mais c'est celui de la fin. Les caméras s'éteignent une à une. L'obscurité nous enveloppe. Je n'ai plus besoin de voir. Je connais cette ombre par cœur.

Le dernier verrou s'enclenche avec un fracas de fin du monde.

— On ne sortira pas, Mila, gémit-il dans le noir.

— Je sais.

Le verre crisse contre le béton alors que je rampe vers lui.

— Mais pour la première fois, personne ne regarde.

La première coupure est pour le Père. La deuxième est pour le silence.

À l'extérieur, loin au-dessus, le vent continue de souffler dans les chênes, indifférent aux monstres qui s'entretuent. Le jardin de Malfosse est redevenu ce qu'il a toujours été : une magnifique façade posée sur un abîme.

Chapitre 10

Code Nécrophage

Le silence de Malfosse n'est pas une absence de bruit. C'est une pression. Une masse physique qui s'écrase contre les tympans, saturée par le sifflement résiduel des projecteurs grillés. Dans l'obscurité de la cellule, l'air a le goût de l'acier et du sang ferreux. Ma respiration est un râle sec, un frottement de papier de verre au fond de la gorge.

À mes pieds, Hadrien ne bouge plus. Son corps n'est qu'une ombre plus dense que le reste, une tache d'encre sur le sol chirurgical. Le liquide qui s'échappe de lui s'étale avec une lenteur de marée, venant lécher la semelle de mes bottes. Je sens cette chaleur à travers le cuir fin. C'est la seule vie dans cette glacière technologique.

Ma main tremble. Mes doigts se resserrent sur le fragment de verre, les bords tranchants entamant ma propre paume. Je ne lâche pas. La douleur est un ancrage ; elle prouve que je suis encore là, que je ne suis pas une simple donnée dans l'algorithme de mon père. J'ai gagné. Le mot résonne dans mon crâne avec la vacuité d'une cloche de plomb. Je suis la dernière. La « faille » a brisé la machine.

Au mur, le décompte affiche trois zéros rouges. Ils pulsent au rythme de mon cœur.

00:00:00.

Un dé clic mécanique déchire l'air. Ce n'est pas le bruit d'une porte qui s'ouvre sur la liberté, mais celui d'un percuteur. Un bourdonnement sourd monte des profondeurs, une vibration de basse fréquence qui fait vibrer mes dents. Les parois de béton, ces dalles que je croyais immuables, glissent. Des segments entiers s'effacent dans le

plafond, révélant une architecture de verre et de câbles.

Derrière le décorum de la prison se cache l'autel.

Des panneaux opalescents s'allument, inondant la pièce d'une lumière blanche, crue, insoutenable. Mes pupilles se rétractent violemment. Je porte une main à mes yeux, mais la clarté semble traverser ma peau et mes os. L'odeur de l'ozone devient suffocante, une décharge électrostatique qui dresse les poils de mes bras.

— Félicitations, Mila.

La voix émane des murs eux-mêmes, une résonance parfaitement calibrée. C'est la sienne. Celle du Père. Pas la version enregistrée du testament, ni le timbre distordu de la simulation, mais la fréquence exacte de son autorité, dépouillée de toute fatigue humaine.

— Tu as été remarquable. Plus précise que Hadrien. Plus résiliente que Victor. Tu as embrassé l'obscurité jusqu'à devenir l'ombre elle-même.

Je recule, mes talons heurtant le cadavre d'Hadrien. Le contact me fait sursauter. Dans cette lumière clinique, mon frère ressemble à une poupée désarticulée, sa peau déjà grise, ses yeux fixant un point invisible. Il n'est plus un obstacle. Il n'est plus rien.

— Ouvre la porte, dis-je.

Ma voix est un débris qui s'étouffe dans l'air trop dense.

— J'ai gagné. Le domaine est à moi.

Un rire sec vibre dans l'air.

— Le domaine ? Mila, regarde autour de toi. Penses-tu vraiment que j'aurais bâti ce sanctuaire pour léguer des pierres et des comptes en banque ? Malfosse n'est pas un héritage. C'est un berceau.

Au centre de la pièce, une section du sol s'élève. Un fauteuil ergonomique, structure complexe de carbone et de tubes translucides, émerge dans un chuintement pneumatique. Des bras articulés, terminés par des aiguilles longues comme des doigts, se déploient avec une fluidité arachnéenne. L'ensemble ressemble à un instrument de torture médiéval révisé par la neuroscience.

Le vertige me saisit. Je regarde mes mains couvertes de sang, le mien et celui d'Hadrien, mêlés en une croûte sombre. L'invisibilité dans laquelle je me suis réfugiée toute ma vie, ce manteau de silence tissé contre sa tyrannie, se déchire.

— Tu n'as jamais été le grain de sable dans l'engrenage, Mila, murmure la voix avec une douceur terrifiante. Tu as été le test de résistance. Le candidat idéal n'est pas celui qui obéit. C'est celui qui survit au chaos. Celui dont la volonté est assez dure pour supporter la greffe.

Je sens mes genoux fléchir. La température chute brutalement. De grosses gouttes froides glissent le long de ma colonne vertébrale. Les caméras invisibles derrière le verre enregistrent chaque fluctuation de ma chaleur, chaque accélération de mon pouls. Je suis un spécimen sous vide.

— La fortune de Malfosse n'est pas monétaire. Elle est biologique. Mon corps se meurt, dévoré par la sénescence. Mais mon esprit... mon esprit est un code trop précieux pour s'éteindre avec une simple défaillance d'organes.

Le fauteuil pivote. Les aiguilles s'orientent vers moi avec une précision magnétique.

— Il me fallait un hôte. Un réceptacle dont le cerveau avait été poussé dans ses

derniers retranchements. La simulation, la traque, le meurtre de ton propre frère... tout cela n'était que le processus de formatage. Tu as effacé tes limites. Tu as nettoyé ton identité. Tu es devenue une page blanche, écrite avec le sang des tiens.

— Non.

Je me jette vers la porte blindée. Mes poings martèlent le métal. C'est inutile. Je griffe la surface, mes ongles se cassant, laissant des traînées rougeâtres sur l'acier brossé. L'espace se réduit. Les parois avancent d'un millimètre à chaque seconde. La pièce se referme comme une mâchoire.

— Tu ne comprends pas encore, Mila. Tu penses que ce goût pour la solitude et cette haine pour moi constituent ton essence. Mais ce ne sont que des variables. Des ancres que nous allons lever.

Un gaz incolore filtre par les bouches d'aération. L'odeur des hôpitaux, un mélange de désinfectant et de mort latente. Ma tête s'alourdit. Mes bras pèsent des tonnes. Je m'écroule contre la paroi, glissant lentement jusqu'au sol. Mes yeux se fixent sur un écran mural où une image apparaît : la cartographie de mon propre cerveau. Des zones entières s'allument en bleu électrique.

— Regarde ta carte neurale. C'est magnifique. Le stress a ouvert des voies que nous n'aurions jamais pu forcer par la chirurgie. Ta haine a été l'outil de ta propre perte. Tu m'as laissé entrer chaque fois que tu as essayé de me devancer.

Je tente de crier, mais mes muscles faciaux sont de plomb. Ma mâchoire est bloquée, les dents serrées à s'en briser. Mon cœur ralentit, chaque battement est un effort surhumain qui résonne comme un tambour lointain.

— Pourquoi ? je parviens à articuler intérieurement.

— Parce que l'immortalité demande un sacrifice que personne n'accepte de faire de son plein gré. Il faut être brisé pour être reconstruit. Dans quelques minutes, le téléchargement commencera. Les données de ma conscience écraseront tes souvenirs. Tes traumatismes. Tes désirs. Il ne restera de Mila qu'une structure osseuse et une mémoire musculaire. Le reste... le reste sera moi.

Les bras du fauteuil se rapprochent. Je les vois flous, comme à travers une épaisseur d'eau. Une aiguille luminescente se positionne exactement à la base de mon crâne, là où la moelle épinière rejoint l'encéphale.

Je me revois enfant, cachée derrière les tentures de la bibliothèque. Je pensais que mon invisibilité était mon armure. La vérité me frappe : il me laissait croire que j'étais invisible pour mieux m'étudier. Chaque crise de larmes, chaque acte de rébellion était archivé. Ma victoire contre Hadrien n'était pas l'acte final de ma libération, mais le dernier critère de sélection. J'ai tué mon frère pour prouver que j'étais le meilleur vaisseau.

L'aiguille touche ma peau. Le froid du métal brûle.

— Ne lutte pas, Mila. Tu vas porter mon nom d'une manière qu'aucun autre héritier n'aurait pu imaginer. Tu ne seras plus dans mon ombre. Tu seras moi.

Une larme s'échappe de mon œil gauche. C'est la dernière chose que je sens vraiment. Ma vision se fragmente. Les pixels de l'écran se transforment en une pluie de données qui s'abat sur mon esprit.

Je cherche un souvenir auquel m'accrocher. Le visage de ma mère ? Effacé. Le parfum des pins après la pluie ? Dissous. Mon propre nom ? Mila... Mila... Le mot perd son sens. Il devient une erreur système en cours de correction.

Une douleur fulgurante traverse ma colonne vertébrale. Ce n'est pas une blessure

physique, c'est une intrusion. Quelqu'un pousse les murs de ma conscience, piétine mes secrets. Je sens ses ambitions froides et ses calculs impitoyables s'injecter dans mes synapses. Ils coulent comme du plomb fondu. Mon ego se rétracte, une peau de chagrin qui brûle sous le soleil noir de sa volonté.

Les lumières clignent. Le décompte est fini. La fusion commence.

Mes doigts, encore souillés du sang d'Hadrien, se décrispent. Le morceau de verre tombe au sol avec un tintement cristallin qui semble durer une éternité. Je ne suis plus la narratrice. Je ne suis plus le témoin.

Je sens mon corps se redresser, mais ce n'est pas moi qui commande aux muscles. Mon dos se cambre, ma tête bascule en arrière pour accueillir le flux. Une chaleur étrangère envahit mes membres. Ma vision se stabilise ; les couleurs ont changé. Le monde n'est plus une menace, il est une ressource.

Mes lèvres s'ouvrent. L'air s'engouffre dans mes poumons avec une force inédite.

Je regarde mes mains. Elles sont petites, fines, tachées de rouge. Elles sont parfaites. Un outil neuf pour une ambition ancienne.

— Enfin, murmure une voix qui sort de ma propre gorge.

Ce n'est plus ma voix. Le timbre est identique, mais l'inflexion, la cadence, cette manière de découper le silence comme une lame de scalpel... c'est lui.

Le domaine de Malfosse ne semble plus claustrophobique. Les murs de béton ne sont plus une prison, mais une armure. Je sens les connexions du réseau numérique s'arrimer à ma nouvelle conscience. Je vois à travers les caméras thermiques. Je sens la pression atmosphérique de chaque pièce. Je suis Malfosse.

Je jette un regard méprisant au cadavre qui gît à mes pieds. Hadrien. Un échec nécessaire. Une perte de matériel acceptable.

Je me lève. Mes mouvements sont encore hachés, mal coordonnés avec cette interface biologique, mais la puissance qui m'habite est enivrante. L'invisibilité de Mila a été une excellente cachette, mais le temps de l'ombre est terminé.

Je marche vers la sortie qui s'ouvre enfin. La lumière du couloir est dorée, indifférente.

À l'intérieur de ce qui reste de ma conscience, dans un recoin sombre et condamné, une petite étincelle de Mila essaie encore de hurler. Mais le code est impitoyable. Il écrase les secteurs défectueux. Il réécrit l'histoire.

Je sors de la cellule. Le vent de Bourgogne s'engouffre dans le couloir, apportant l'odeur de la terre humide. C'est un matin nouveau.

Mila est morte. Longue vie au Père.

FIN

Merci d'avoir lu "L'INDIGNITÉ"

Une œuvre écrite par Studio Client

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)